

CAHIERS 107
METANOIA

107

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
tél : (33) 04 75 90 30 44
fax : (33) 04 75 90 3148
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Association Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 12.2001
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL

ASCESE ET GNOSE

3

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 6

7

RECHERCHES

H.L.W. POONJA

*L'ÉVEILLÉ DE SOLYME ou
ÉVANGILE SELON JUDAS*

ORPHÉE CRUCIFIÉ

14

18

27

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LA GNOSE ET LE TEMPS

45

POESIES

49

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOÏA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 Euros par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2001 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 32 Euros

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 Euros. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

Ascèse et Gnose

C'est une idée qui peut s'exprimer de plusieurs façons. Ceux qui prétendent guider les autres en font souvent état, certains en font même une recommandation plus ou moins pressante. Dans ce cas, l'ascèse est proposée voire imposée comme instrument pédagogique devant aider le disciple sur le chemin de la sainteté ou de la réalisation. Pour ceux qui cheminent en solitaires, elle est un « accessoire » naturel et quotidien qu'ils connaissent si bien qu'ils en parlent rarement sinon lorsqu'on leur demande ce qu'ils en pensent !

N'est-ce pas ce qui se passe entre Jésus et ses interlocuteurs ?

Dans l'Évangile selon Thomas nous ne trouvons pas le mot « ascèse ». Par contre, l'idée d'ascétisme ou de renoncement figure à plusieurs reprises sous le vocable du « jeûne ».

Dès le logion n° 6, les disciples soumettent à Jésus tout un catalogue de règles au sujet desquelles ils veulent savoir à quoi s'en tenir.

*Veux-tu que nous jeûnions ?
Comment priions-nous ?
Comment donnerons-nous l'aumône ?
Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?...*

La réponse est aussi abrupte que déconcertante :

... Ne dites pas de mensonges, et, ce que vous récusez ne le faites pas...

Les disciples ne sont donc pas pris au sérieux, leur ascèse est pour Jésus un truc commode pour d'une part se donner bonne conscience, et d'autre part se faire valoir. Il aurait pu leur dire aussi :

... Pourquoi lavez-vous le dehors de la coupe ? ... (log. 89)

car il ajoute :

Tout est dévoilé à la face du ciel, et il n'y a rien de caché qui ne se manifeste.

A une autre occasion (log. 14), Jésus reprend le même discours dissuasif en insistant à propos de chaque manifestation d'ascétisme sur son caractère illusoire pour soi-même et hypocrite vis-à-vis d'autrui.

... Si vous jeûnez vous causez une faute à vous-mêmes, et si vous priez, vous serez condamnés. Si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits...

A la suite de ce jugement sans appel à propos d'attitudes guidées par le souci de paraître, Jésus donne à ses interlocuteurs quelques conseils de comportement social ou dominant la simplicité et la spontanéité.

Comme à d'autres occasions, on y décèle sa préoccupation de rendre les disciples autonomes et sans préjugés, autrement dit de leur faire quitter « Jacques le Juste » et les faire « Monakhos ».

Pourtant, le dialogue de sourd va se poursuivre et même se durcir lorsqu'au logion 104, les disciples vont dire à Jésus :

Viens, prions aujourd'hui et jeûnons ! ...

Cette invitation intempestive prouve le désarroi dans lequel les plonge un enseignement... sans Maître et une doctrine sans règles ! Ce désarroi s'explique aussi et surtout par leur vision traditionnelle de Dieu, celui dont le nom ne peut s'écrire, qui ne peut que leur inspirer crainte et soumission.

Comment, issus de cette absolue-dualité millénaire pourraient-ils ne pas craindre pour eux-mêmes et ... pour Jésus par qui d'après eux « 24 prophètes ont parlé... » ?

Mais la réponse est sans concession et vient encore confirmer combien Jésus estime sans objet leurs préoccupations d'ascétisme.

Pour être tout à fait clair, il se met personnellement en cause !

... Quelle faute ai-je donc commise ? Ou en quoi m'a t'on soumis ... ?

Il leur fait donc une réponse non-dualiste que l'on peut rapprocher de celle du logion 100 :

... Et ce qui est à moi, donnez-le moi !

Mais y a-t-il des oreilles pour l'entendre ?

Jésus revient finalement au seul plan qui est le sien, celui du Royaume intérieur et du Monakhos.

Et lorsque cela n'est plus en perspective :

... Alors que l'on jeûne et l'on prie.

Une fois pourtant (log. 27), Jésus incite ses disciples à l'ascèse, mais à l'ascèse au monde, sinon :

... Vous ne trouverez pas le Royaume...

Il ne s'agit donc pas d'une ascèse auto-flagellante, mais d'une sauvegarde de la chambre nuptiale face à l'agression des « grands personnages » d'où qu'ils viennent. Seul le Royaume mérite attention, car seul le Royaume demeure. Du « Sabbat » faites « Le Sabbat », c'est-à-dire votre Sabbat intérieur, l'autre n'étant souvent que gesticulation médiatique.

Comme on le voit, l'ascèse en tant que discipline spirituelle est mal venue dans l'Évangile gnostique.

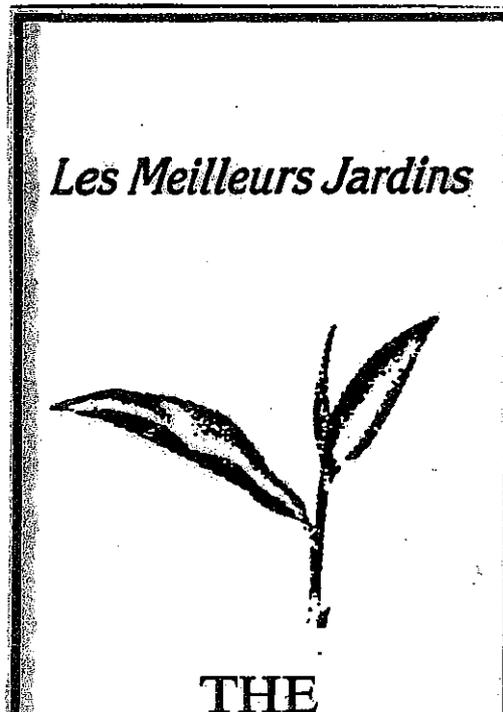
Aujourd'hui, on constate qu'il en est toujours de même, car l'ascèse proposée par les diverses écoles, limite ses interventions à ce qui lui est accessible, le corps et le psychique.

Mais pour le Monakhos, dont l'unique mais essentielle particularité est d'être non-dualiste, la seule réalité du corps est d'être le révélateur de l'Esprit, la « merveille de merveille ». Il ne peut donc concevoir d'ascèse que venant de lui-même pour lui-même, et envers autrui, c'est la seule qu'il peut évoquer. Mais de cette ascèse, nul autre que lui ne peut être témoin. Car la chambre nuptiale ne se visite pas.

Ceux qui, au nom d'une tradition ou d'une renommée acquise, se croiraient autorisés à y intervenir, seraient vite démasqués et :

*... Je suis l'Être de toute chose,
Rien n'est mon être ...*

... Je suis le « Tout ».



André

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 6

Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :

Veux-tu que nous jeûnions ?

Comment prierons-nous ?

Comment donnerons-nous l'aumône ?

Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?

Jésus dit :

Ne dites pas de mensonge,

et, ce que vous récusez, ne le faites pas,

parce que tout est dévoilé à la face du ciel.

Il n'y a en effet rien de caché qui ne se manifestera,

et il n'y a rien de recouvert

qui restera sans être dévoilé.

LOGION 6

*L'épreuve ne cessera
Que lorsque le voile sera devenu miroir.
(E. G.)*

Que veux-tu, maître ? Donne-nous des lois que nous nous y conformions. Donne-nous des préceptes que nous les respections. Dis-nous ce qui est bon et ce qui est mauvais que nous fassions le bien et évitions le mal. Montre-nous les clefs du paradis que nous y accédions.

On ne dirait vraiment pas que Jésus vient de mettre à l'instant même ses disciples en garde contre la tentation de trouver le Royaume en ce monde. Décidément, les poissons et les oiseaux ont bien plus de chance de le trouver que les apôtres :

*Si ceux qui vous guident vous disent :
voici le Royaume est dans le ciel,
alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;
s'ils vous disent qu'il est dans la mer,
alors les poissons vous devanceront.*

(log. 3)

Comment se fait-il que les disciples soient à ce point sourds comme des pots, eux qui ont la lumière sous les yeux, eux qui entendent en permanence les paroles de Vie. Mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, pire aveugle que celui qui ne veut pas voir :

Je les ai trouvés tous ivres...

(log. 28)

Qu'y pouvons-nous ? L'humanité demande des prescriptions, des règles morales, voire des mortifications, un chemin duquel il soit interdit de dévier, mais sur lequel malgré tout abondent les tentations. A multiplier des règles pour satisfaire le masochisme du mental, il devient impossible de toutes les respecter. En les enfreignant, comme à plaisir, on a vite fait de retomber dans le piège du péché et de la culpabilité. C'est cette voie sans issue que suivent les scribes et les pharisiens, et malgré leur aveuglement, les disciples ne demandent qu'à s'y engager eux aussi :

*Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la gnose...*

(log. 39)

L'orgueil est l'une des causes principales d'une telle impasse : orgueil de tous les faiseurs de discours pieux ; orgueil de tous ceux qui se réfèrent à des traditions ou à des livres, aussi sacrés soient-ils, et non à l'expérience directe de la Réalité. Ceux-là ne savent accumuler que des oui-dire alors que Jésus nous demande simplement d'être *pauvre en esprit*. Toute religion est une construction du mental qui se plaît à diviser et à contredire, à prendre parti et à interpréter :

Non, dit Jésus, vous devez déjouer les ruses du mental. Ne vous laissez pas attraper par tous ces trucs, ces attrape-nigauds que sont les jeûnes, les prières, les ascèses et les aumônes... Ne vous posez pas en détenteurs d'une quelconque vérité qui vous aurait été révélée : *Vous annulez la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes transmise* (Marc, VII,13). Aucune tradition, aucune écriture ne peuvent suffire à réveiller l'homme de son ivresse. *La vérité ne se transmet pas, seule l'erreur se transmet.* L'esprit ne peut se transmettre avec des mots, l'Esprit jaillit - c'est tout - en celui qui est prêt à le recevoir :

*Tu as bu, tu t'es enivré
à la source bouillonnante
que moi j'ai mesurée...*

(log. 13)

Vade retro satanas ! S'avise-t-on que cette parole de Jésus s'adresse à Pierre. Pierre représente la lettre qui tue. Il symbolise tout ce qui fait obstacle à l'Esprit vivifiant. Son orgueil est tel que pour s'imposer il rejette ceux-la mêmes auxquels Jésus a témoigné des marques de reconnaissance : Salomé, Marie et sans doute Judas Thomas. *Que Celui qui n'a jamais vu le diable regarde son propre moi*, dit Rumi. Pierre est celui qui cherche en l'autre le diable qui se cache en lui-même. Il est celui qui divise pour mieux régner :

*Ils ignorent tout du mystère de leur moi,
Mais n'hésitent pas à décrire le paradis !*

(Kabîr)

Jésus récuse les voies du monde, même celle des bonnes œuvres. A quoi sert de faire la charité si le moi doit y trouver son compte et en tirer sa gloire ? Aucune bonne action ne peut nous faire progresser sur le chemin de la Vérité : *A faire des actes pieux, tu te gonfles d'orgueil et tu cours à ta perte !* (Kabîr). Nul ne peut acquérir des mérites en bâtissant sur les sables du monde. A l'empereur de Chine qui lui demandait : *J'ai construit des temples, nourri les moines, édité les sutras. Quels mérites ai-je acquis ?* Bodhidharma répondit : *Aucun !*

Le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. Pourquoi vous en remettre à autrui alors que tout dépend de vous ? Pourquoi croire aveuglément à ce qui vous vient de l'extérieur, alors que c'est à l'intérieur de vous-même qu'il vous faut chercher ? *Ne vous fiez à aucune tradition, aussi vénérable soit-elle*, avertit le Bouddha. *Ne vous appuyez sur aucune révélation en croyant qu'elle vient d'un Dieu extérieur. Ne croyez qu'en ce que vous avez expérimenté par vous-même. Soyez votre propre lumière.*

Jésus secoue les disciples. Il balaye toutes leurs certitudes. Lorsqu'ils croient bien faire, il les traite de menteurs. Jésus se comporte comme un authentique Guru, comme un éveilleur qui dissipe les blocages mentaux, les pièges de l'ego. Si vous ne changez de mentalité, comment voulez-vous trouver le Royaume ? Lui seul le trouvera celui qui, se dépouillant de tout voile, saisira mes paroles : *Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui Je suis ?* Qui trouve l'interprétation de mes paroles devient Cela. Il est mon Jumeau. Je suis l'Absolu, l'illimité. Pourquoi vouloir me limiter ?

*Il n'y a rien de caché qui ne se manifestera
et il n'y a rien de recouvert
qui restera sans être dévoilé.*

(log. 6)

Yves



Avec les cinq premiers logia, Jésus me dit qui il est.

A ceux qui lui demandent : *Qui es-tu, toi, qui nous dit de telles choses ?*

Il répond :

... Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? (log. 43)

Au logion 6, et pour la première fois, ce sont les disciples qui parlent. Après que Jésus leur a indiqué la voie vers le Royaume, une voie intime, personnelle, étrangère à toute contrainte extérieure, vers un Royaume intérieur, qui propose le Tout et demande au disciple d'être conscient de son rien. On pouvait s'attendre à ce que les disciples soient « bouleversés », « émerveillés » ou alors scandalisés. En fait, ils sont tout bonnement préoccupés de réglementations liturgiques et alimentaires.

On est déconcerté par le niveau de leur préoccupation étant donné celui de la proposition qui leur est faite. Dès cette première intervention, un dialogue de sourds s'installe. Au logion 43, Jésus résume d'ailleurs la situation quand il leur déclare :

*... Mais vous, vous êtes comme les Juifs,
ils aiment l'arbre, ils détestent son fruit.
Ils aiment le fruit,
ils détestent l'arbre.*

N'ayant pas saisi la portée des paroles de Jésus : *Qui es-tu toi qui nous dis de telles choses... ?* les disciples se cantonnent dans ce qui leur est familier : la loi et la tradition : *Veux-tu que nous jeûnions ?... comment donnerons-nous l'aumône ?*

Ils ne craignent pas de proposer ce qui est rébarbatif, mais aussi méritoire et susceptible de se faire bien voir sur terre comme au ciel : *Comment prierons-nous ?*

Toute la panoplie du culte est proposée dans l'espoir de se faire prendre en considération.

La réaction de Jésus va aller au delà de ce qu'ils pouvaient craindre, et l'on ne peut pas ne pas se rappeler les paroles du logion 41 :

*... A celui qui a dans sa main,
on donnera.*

*A celui qui n'a pas,
même le peu qu'il a,
on le prendra.*

Non seulement Jésus ne les prend pas en considération, mais il les soupçonne de déguiser leurs pensées : *Ne dites pas de mensonges !*

Pour certains disciples on peut cependant supposer qu'il s'agit de timidité face à la nouveauté et l'immensité de la voie. Ceux qui l'empruntent pour la première fois, ne savent quoi dire ni quoi faire sinon écouter et être attentifs.

Chaque initié connaît ce passage du gué qui n'en finit pas d'être franchi. C'est une situation douloureuse jusqu'au moment où il bénéficie de cette fulgurante intuition de n'être réellement rien et qu'alors seulement il peut être réellement tout.

*Ce que vous récusez,
ne le faites pas !...*

Autrement dit, ne faites pas de zèle, ne faites pas pour obéir ou pour vous affirmer ou vous rassurer... ne faites pas ... ne faites rien !
C'est en effet l'état par lequel passe l'initiation à la gnose. Certains expriment cela par : *Arrêtez les processus !*
d'autres par : *Au-delà des mots vous êtes, soyez juste ça !...*

Émile nous dit : *Soyez dans l'attention sans intention.*

Parce que tout est dévoilé à la face du ciel, et il n'y a rien de caché qui ne se manifestera...

Mais le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas...

Là se trouve la véritable raison du dialogue de sourds qui s'engage et qui va se poursuivre tout au long de l'Évangile.



André

Je suis en vos cœurs et je ne demande qu'à vous inonder de ma jubilation.

Mais il faut, pour cela que vous consentiez à vous tourner sur vous-mêmes, à reconnaître vos noirceurs.

Or c'est trop vous demander. Alors, vous m'avez rejeté au fond de mon ciel parce qu'il vous est inaccessible, lâches !

Comme si je pouvais me tenir tranquille en un seul lieu de ma manifestation !

Non, je suis le Tout, je suis partout et je vous vois, hypocrites !

*Parce que tout est dévoilé à la face du ciel
Il n'y a, en effet, rien de caché qui ne se manifestera,
et il n'y a rien de recouvert qui restera sans être dévoilé.*

Vous vous retournez, terrorisés : « Qui parle ? ».

Moi, l'Un.

Et vous me demandez : *Veux-tu que nous jeûnions ? ou qu'observerons-nous en matière de nourriture ?*

Imbéciles, ne voyez-vous pas que je me suis manifesté *devant votre visage* (log. 5), pour que vous me consommiez sous toutes les formes de ma nature ?

Alors, vous me demandez : *Comment prions-nous ?*

Vous voudriez, pitres désopilants, « que je n'aie pas le cancer », « que mon fils ne meure pas à la guerre », « que ma belle-fille soit gentille avec moi ».

C'est trop drôle ! Et j'en ris d'un rire gargantuesque qui va vous projeter, effarés, au fond de vos chapelles, le nez collé à vos ex-votos !

Car vous n'avez pas compris

*que je suis venu jeter des divisions sur la terre,
le feu, l'épée, la guerre.
Car il y en aura cinq dans une maison
trois seront contre deux et deux contre trois, le père contre le fils et le fils contre le père
et debout,
ils seront MONAKHOS*

(log. 16).

Debout ! j'ai dit.

Je ne vous demande qu'une chose : c'est de traverser, debout, le fleuve de mes épreuves.

Et vous, vous rampez. Vous gravissez, à genoux, vos chemins de souffrance, vous flagellant et vous battant la coulpe.

Mais vous n'êtes coupables de rien imbéciles ! Votre « liberté » est un leurre et votre « culpabilité » est une illusion que vous sirotez comme un poison.

Ayez le courage d'affronter les épreuves inhérentes à ma manifestation. C'est tout ce que je vous demande. Et ne me « priez » surtout pas de vous les épargner. Un peu de dignité. Que diable !

Enfin, vous me demandez, et c'est un comble : *Comment donnerons-nous l'aumône ?*

Ah non ! Que vous rampiez comme des pitres, soit, si ça vous amuse. Mais n'imposez pas cela à vos semblables !

Car j'ai fait de l'homme mon temple et je ne permettrai pas que vous l'humiliiez.

Vous adorez cela, n'est-ce pas, qu'on se courbe devant vous afin que vous puissiez vous pencher encore et encore, quitte à attraper un lumbago caritatif !

« Faire l'aumône » aux miséreux, misérables !

La misère du monde, c'est votre fond de commerce, et quand il n'y en a pas assez, quand vous n'avez pas eu votre ration quotidienne de « bonnes actions », vous la suscitez, en engendrant la misère psychique, en culpabilisant vos semblables. Vous êtes de satanés pervers, vous vous repaissez de la misère, c'est votre « pain quotidien » !

Et bien non. Ceux qui vivent l'épreuve, je les ai choisis comme initiés car :

heureux l'homme qui a connu l'épreuve, il a trouvé la Vie

(log. 58).

Et je ne permets pas que vous vous les appropriiez pour soulager votre mauvaise conscience !

Car vous avez mauvaise conscience. Alors, je vous dis simplement :

Ne dites pas de mensonges

et, ce que vous récusez, ne le faites pas
et ce que vous prônez, faites-le.

Abandonnez les « Idées » et plongez vous, par l'action, dans ma manifestation. Ne vous souciez ni de bien ni de mal. Seuls ceux qui ont le courage de s'affronter, *debout, seront Un*. Et ils sont rares : *un entre mille et deux entre dix mille* (log. 23).

Alors, buvez à votre soif, mangez à votre faim, ne m'importunez plus avec vos prières, rempochez vos misérables aumônes, mais dépêchez-vous ! car

il y aura des jours

où vous me chercherez et ne me trouverez pas (log. 38).

Michel



L'adéquation du dire et du faire témoigne communément d'un caractère qui se veut entier et honnête. L'adéquation du dire et de l'être relève aussi de l'honnêteté mais tombe dans le domaine plus subtil de la Connaissance, dans lequel les repères et les références ne sont pas communément admis. Dans ce logion, il semble s'agir du premier degré, et ceux qui sont appelés disciples se font rabrouer par Jésus comme des gosses. Sont-ils sujets à une régression, une marche arrière sous l'effet de la peur ? En effet il ne faut pas sous-estimer la peur et l'angoisse que provoque la gnose sur l'âme humaine qu'elle conduit à sa fin à l'occasion de l'existence du corps. « Mourez avant de mourir ». « Ne crains pas », est le conseil bienveillant à donner à celui qui est engagé vers sa métanoïa.

Celui qui fait ce qu'il récuse est un baiseur, il monte deux chevaux et sert deux maîtres. Que l'existence nous pousse à savoir le faire pour tirer notre épingle du jeu, pas de problème. Mais pour ce qui est de la recherche intérieure, je ne vois pas comment elle serait sans être avant tout amoureuse du vrai. Comme le chemin est fait de paroles, ce que je dis révèle mon niveau de conscience et de connaissance, mais m'engage également : *Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?* (log. 43) *...ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera* (log. 14).

En trichant sur lui-même avec sa bouche, l'ego croit tromper son monde, mais il se trompe surtout lui-même. Le conscient et l'inconscient sont une seule et même nature, l'un éclairé, l'autre dans l'ombre et constituent l'âme et toutes ses complications, que le corps révèle (ou trahit ?) : le visage, la démarche, le comportement, l'écriture, la sympathie ou l'antipathie montrent ce que l'on veut cacher et les braves gens ont souvent un jugement si lucide sur ceux qui les entourent ou qu'ils croisent un jour, qu'il semble bien que tout est dévoilé en permanence à la face du ciel, et qu'il n'est possible de tricher qu'avec la complicité collective que créent les consensus en tous genres, du type faux gourou avec faux disciples.

Jésus fait, dans les derniers versets, une belle promesse à même de rassurer celui que l'aventure angoisse, celle du dévoilement, de l'omniscience, de la pénétration des secrets de la vie. En effet l'inconnu fait peur, mais la connaissance supprime la racine même de la peur et éteint la souffrance causée par l'ignorance de soi. *Vous n'êtes jamais né* (Nisargadatta).

Christian



Les disciples posent à Jésus des questions très révélatrices de leur niveau de conscience. C'est à croire que les paroles que le Maître vient de prononcer dans les logia précédents ne s'adressaient pas aux mêmes interlocuteurs. L'état sans avoir, sans savoir, sans pouvoir, qui est celui du tout petit que je dois interroger est aux antipodes des préoccupations des disciples : est-ce que le tout petit jeûne, est-ce qu'il prie, est-ce qu'il est préoccupé de donner, est-ce qu'il a le souci de ce qu'il va manger ? Jésus m'invite à la spontanéité et à la transparence du tout petit. Ce retour à l'origine requiert un lâcher prise des valeurs établies, une innocence qui ne juge pas, mais abolit dans l'Un tous les dualismes dont le mensonge, l'hypocrisie, la dissimulation, la peur, la fuite... Ma nature originelle retrouvée, je ne juge plus, car juger c'est comparer pour apprécier, c'est donc faire appel au savoir ; je n'envisage pas non plus ce qui pourrait arriver et je m'interdis toute spéculation visant le futur. Les questions des disciples traduisent leurs conditionnements. Sont-ils à même de s'en départir pour entendre Jésus ? Si oui, ils peuvent accéder au plan de la gnose. Si non ils ne peuvent qu'instruire le procès du Maître. Jésus promet la transparence, mais au prix de la dissolution de la personne.

Emile

Les Grandes Origines



RECHERCHES

POONJA

Le dialogue qui suit est tiré de la biographie en trois volumes de Poonja, écrite par David Godman et publiée en 1998 par la Avadhuta Foundation, Boulder, Colorado, sous le titre - Nothing Ever Happened - On y voit Ponjaji répondre à des questions qui lui ont été posées en Bretagne lors d'un voyage qu'il effectua en Europe en 1974.

Papaji, Mira, Malou Lanvin et Mukti voyagèrent en Bretagne début octobre 1974. J'ai interrogé Mira sur cette période :

Mira : Malou était connue en Inde, car elle semblait passer le plus clair de son temps à y rencontrer en différents endroits des saints et des swamis. Elle prit grand soin de nous pendant notre séjour chez elle à Saint-Genis. Bien que fortement imprégnée par son passé chrétien, elle était très sensible à la tradition hindoue.

Un jour, alors que Malou méditait, Mukti, qui n'avait alors que trois ans, s'approcha d'elle. Lui donnant une tape sur la poitrine elle lui dit : « Ce n'est pas dans ta tête. Ne cherche pas là. C'est dans ton cœur. »

C'était de sa part un commentaire fort perspicace, car Malou avait jusqu'alors bombardé Master de toutes sortes de questions intellectuelles. Malou invita chez elle nombre de personnes de différentes confessions. Tout le monde appréciait ces rencontres avec Master.

Plus tard nous nous rendimes à Croix-de-Vie, en Bretagne où elle avait loué un magnifique appartement juste en face de la mer. Nous eûmes là de merveilleux *satsang*, car Malou savait, par ses provocations, inciter Master à donner de remarquables réponses.

Lors de leur séjour en Bretagne, Mira se mit à noter certains échanges qui se déroulaient durant les satsang. Les premières lignes rapportent une de ses expériences. Les suivantes concernent des conversations entre Papaji et Malou.

12 octobre 1974

Mira : L'océan s'étend derrière Master qui parle à Malou de distance et de séparation : « Le Maître supprime toute distance », dit-il. Dans cette fraction de seconde, Mira sait qu'elle est libre, prête, totalement ouverte.

Dans ce regard éternel, l'illumination jaillit de la rencontre de deux cœurs qui, en vérité, ne sont qu'UN. Je me contemple. Il se contemple lui-même. Il n'y a que Lui, à la fois en moi et en lui. Quand je souris, c'est lui qui sourit. Un regard sans tension, car je regarde mon propre Moi. Il m'a pénétrée ! Une transmission parfaite et absolue. Je suis sûre de cette expérience.

17 octobre 1974

Papaji : Faire dépendre la réalisation de Dieu d'une *sadhana* (pratique spirituelle), comme égrener un chapelet par exemple, c'est L'enfermer dans le temps. Une *sadhana* ne peut s'accomplir que dans le temps et si vous ne la pratiquez pas, si vous ne récitez pas le nom de Dieu, c'est comme s'Il était mort. Ce n'est pas que Dieu soit présent la minute où vous pensez à Lui et absent la suivante lorsque vous oubliez de vous rappeler Son nom. Dieu ne surgit ni ne disparaît. Ce sont seulement vos pensées de Lui qui vont et viennent.

En réalité, Dieu récite constamment votre propre nom, votre véritable nom, mais vous n'écoutez pas. Vous n'entendez pas.

Aucune *sadhana* ne peut vous faire réaliser Dieu, car Il est au-delà du temps.

Vous êtes le Divin Fils. Quand le Père est présent, le Fils vit toujours en Lui. Il est le sujet, le divin est le sujet, le divin sujet, pas un objet. Vous êtes ce sujet divin.

Question : Et qui êtes-vous ?

Papaji : Tout ce que je suis est en vous.

Question : Qui est Jésus pour vous ?

Papaji : Moi-même.

18 Octobre 1974

Papaji : Pour qu'un objet existe, il doit créer une impression dans le mental. Il en est de même du plus petit au plus grand et c'est ainsi que se constitue le monde. Dans sa vastitude, l'univers n'est qu'une série d'impressions mentales. Mais si vous laissez tomber toutes les notions, toutes ses impressions qui s'enregistrent dans le mental, que reste-t-il ? Lâchez absolument tout. Lâchez même l'idée de Dieu, et dites-moi ce qui demeure.

Question : Comment appréhender cette connaissance ? C'est tellement immense !

Papaji : Lâchez ça ! Lâchez cette pensée !

Question : Il y a un cap que je ne peux dépasser, où je ne peux plus faire le saut. A ce stade, le Maître peut-il me venir en aide ?

Papaji : Avez-vous parcouru tout ce chemin juste pour vous arrêter maintenant ? Je vous dis, « Laissez tout tomber ! ». C'est dans ce geste que vous rencontrerez le Maître, mais il ne le fera pas à votre place.

Question : Vous semblez totalement solitaire. D'où vient cette solitude ?

Papaji : Etre solitaire c'est être « ici » : seulement « ici ». Comprenez-vous ? Dans cet « ici », le Maître se manifeste ; dans cet « ici », la spiritualité commence ; « ici » est le substrat qui fait bouger les vagues, souffler le vent. « Ici » et seulement « ici », vous vivez

qui je suis. « Ici », une autre puissance prend soin de vous. Elle vous aspire de plus en plus profondément dans le silence.

Question : Vous venez de me le montrer à l'instant même. Vous êtes ce que je suis. Substrat. Essence. Ce n'est que maintenant que je commence à réaliser mon identité véritable, qui est la vôtre.

19 octobre 1974

Question : La seule chose à faire est donc de s'abandonner à la présence intérieure ?

Papaji : En nourrissant cette pensée, vous assumez que vous êtes à l'extérieur de quelque chose qui vous dépasserait. Rejetez cette idée. Vous n'êtes ni dedans ni dehors.

Vous n'avez pas besoin de prier, rien ni personne ne peut vous aider. Dès que vous cherchez une assistance extérieure, vous tombez dans la dualité. Prier, c'est avoir peur. Vous croyez que quelque chose de néfaste vous arrive, ou va vous arriver, alors vous priez pour obtenir un secours. Seul le Un existe, sans second. Lorsque vous en prenez conscience, toute peur s'anéantit, car rien n'est séparé de vous qui puisse vous effrayer.

Question : Le Maître ne peut-il donc nous aider ? Ne doit-on pas faire appel à lui ?

Papaji : Mon Maître ne m'a rien transmis de nouveau, ni ai-je atteint quoi que ce soit par moi-même. S'il m'avait légué quelque chose que je n'avais déjà, je pourrais le perdre un jour. Et si je l'avais atteint à un moment donné, cela voudrait dire qu'à un autre moment je le perdrais.

Que m'a apporté mon Maître ? Il m'indiqua mon propre trésor et instantanément, je le reconnus.

Question : Comment peut-on atteindre Dieu ?

Papaji : Aucun effort, aucune *sadhana* ne vous amèneront à Dieu, car ils ont un commencement et une fin, et Dieu est au-delà du temps. Vous ne pouvez le réaliser par aucune activité s'inscrivant dans le temps. Si vous pensez : « je vais m'élever vers Dieu par cette méthode particulière », votre mental vous fera vivre une expérience qui correspondra à votre idée de Dieu. Ce ne sera pas une expérience de Dieu, ce sera l'expérience de votre propre idée de Dieu.

Si vous voulez connaître Dieu, oubliez toutes vos expériences, toutes vos attentes, toutes vos activités mentales, et gardez le silence.

20 octobre 1974

Papaji : Une *sadhana* peut être physique, mentale ou intellectuelle. Si c'est une discipline physique, les résultats que vous obtiendrez seront d'ordre physique ; si c'est une pratique mentale, ses effets concerneront le mental ; et si elle s'adresse à l'intellect, ceux-ci seront du domaine de l'intellect. Dieu n'est ni physique, ni mental, ni intellectuel, c'est pourquoi tout ce que vous atteindrez par ces méthodes ne peut être Dieu.

Réaliser le Soi est autre chose. Il existe beaucoup d'états subtils dans le mental, que l'on confond avec la réalisation. Et dans chaque état, il demeure toujours quelqu'un pour les

vivre. Quand le soleil se lève, vous pouvez le voir de vos propres yeux. Pour vous, l'expérimentateur, le soleil est un objet de perception. Il y a une dualité dans cette perception, comme dans n'importe quel vécu. Par contre, si vous-même êtes le soleil, il ne vous apparaîtra plus comme un objet, mais comme votre propre nature, votre être même.

La vision, sans la perception par quelqu'un qui voit et sans un objet qui soit perçu, est l'état de réalisation. Dans cet état, voir et être sont une et même chose. C'est un fait, mais comment l'expliquer ?

Question : Toute expression du perçu devra donc être mentale. Même la verbalisation d'un perçu authentique sera mentale et conceptuelle. Pour décrire quelque chose, je dois puiser des mots dans ma mémoire, dans le passé. J'emprunte des mots et des idées qui me viennent d'expériences antérieures. Cela implique que je limite ma description à une expérience révolue.

Papaji : oui, mais ne rien dire est aussi votre manière d'exprimer. Tout ce qui a été dit à propos de cet état est une description mentale qui ne correspond pas au fait proprement dit.

Les mots ne sont pas entièrement futiles. Lorsque le Guru, qui est la conscience même, parle, le pouvoir de sa parole peut transmettre aux autres un éveil à cette conscience.

Question : L'intellect peut-il nous aider à comprendre ?

Papaji : L'intellect consiste en tout ce que vous connaissez du passé et tout ce que vous pouvez imaginer du futur. Lorsque vous arrêtez le mental, vous vous libérez du fardeau des pensées passées et à venir. Même la Création s'immobilise quand vos pensées et vos notions ne sont plus là pour la concevoir.

Ce que vous pensez, vous le devenez. C'est le mental qui crée votre univers. Si vous vous croyez emprisonné et donc dans l'obligation de vous libérer, cet état de séquestration devient alors votre réalité et vous luttez sans cesse pour votre libération. Les mouvements de votre mental perpétuent votre esclavage. Lorsque vous arrêtez votre mental, vos chaînes disparaissent. Et si vous n'y parvenez pas, qu'un ardent désir de liberté s'y substitue. Ce sera suffisant.

Question : J'ai demandé à Dieu de m'accorder sa grâce.

Papaji : Lorsque vous demandez à Dieu une faveur, vous Le réduisez à un objet. Or ce n'est pas ce qu'Il est. Il est vous-même, le sujet. En priant, vous aussi vous devenez un objet. Vous pensez être l'objet auquel Dieu accordera sa grâce. L'objet qui implore la grâce doit se dissoudre, à l'instar de sa prière. Cette dissolution est la véritable prière. Lorsque vous ramenez Dieu à un objet à qui réclamer de l'aide, vous Le rendez de plus en plus puissant. Et plus vous Lui accordez de pouvoir, plus vous Le craignez. Vous Le laissez contrôler votre vie et vous vivez dans la dualité et la peur.

L'expérience authentique est la résurrection à la vie éternelle, laquelle surgit de la mort du mental. Mais si vous vous remettez à y penser ou essayer de la décrire avec des mots, vous retombez dans l'agonie de la crucifixion. Vos pensées et vos concepts sont les clous de votre croix.

Question : Je vous en prie, aidez-moi.

Papaji : L'appel au secours jaillit du même endroit que l'aide que vous sollicitez. Comprenez-vous ? La grâce vous fait poser la question, et la grâce se manifeste en tant que réponse. Mais vous maintenez encore cette relation dualiste avec celui à qui vous réclamez

de l'aide. Abandonnez votre question. Abandonnez l'idée que vous avez besoin d'un secours extérieur, et vous découvrirez que vous êtes la grâce même.

Question : Si Dieu est omniprésent, pourquoi la souffrance existe-t-elle ?

Papaji : Votre Dieu est le Dieu de la Bible. Vous le conceptualisez en Bonté, en Amour. Pour justifier du mal, vous inventez un contraire, que vous nommez le Diable. Tant que vous considérerez Dieu comme bon, vous devrez créer son opposé, le Diable.

Le divin se manifeste en tout. Les choses que vous pensez bonnes et celles que vous pensez mauvaises sont toutes la manifestation de cette énergie divine. Vous souffrez et vous êtes concerné par le bien et le mal uniquement parce que votre regard est fixé sur les effets de cette puissance et non sur sa source.

Demandez-vous qui vous êtes vraiment. Creusez, cherchez. Votre quête doit aboutir. Le résultat de votre investigation est de réaliser qui vous êtes. Surtout n'ayez aucun préjugé sur ce que vous cherchez ou sur ce que vous vivrez lorsque vous obtiendrez la réponse, car si vous adoptez cette attitude, vous vous retrouverez dans une expérience mentale qui correspondra à votre préconception.



Traduction : Anasuya

L'ÉVEILLÉ DE SOLYME OU EVANGILE SELON JUDAS (suite et fin)

LE BAISER

Quand il fut parti, Jésus dit : Maintenant le fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui (Jn 13.31). En quoi une trahison pourrait-elle servir à glorifier Dieu ? Tout s'éclaire si l'on admet que la gloire de Dieu se manifeste par la communion, la descente de l'Esprit effectuée par l'intermédiaire de son Fils. Ici encore, qu'on le veuille ou non, c'est avec Judas et nul autre que Jésus communie.

Dans ce passage, Jésus est totalement identifié au Père. C'est le sens de ses réponses à Judas Thomas et à Philippe au chapitre suivant de Jean : *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne va au Père que par moi... Dès à présent, vous le connaissez et vous l'avez vu ((14, 6-7) ; Qui m'a vu a vu le Père (14, 9) ; Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui (14,23).*

Les synoptiques intercalent à cet endroit l'épisode au cours duquel les disciples se disputent la préséance (Matthieu 20, 25 ; Marc 10, 42 ; Jean 22, 24). Comme dans l'Évangile selon Thomas, Jésus répond que ce ne sont pas les grands de ce monde qui peuvent connaître la vérité (log. 78) mais que par contre : *Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume (log. 46).* On pourrait trouver là une analogie frappante avec les paroles de Lao-Tseu dans le Tao Tö King : *Il ne s'exalte pas et deviendra le chef... Qui s'exalte ne deviendra pas le chef (22-24).* Seul celui qui est totalement

humble peut connaître le Tout. Comme à leur habitude les synoptiques ont déformé les paroles de Jésus dans une perspective eschatologique que ce dernier récuse. Mais ce qui nous intéresse ici, dans le cadre de notre étude, c'est la promesse faite par Jésus aux Douze qu'ils partageront sa gloire dans le Royaume : *Vous êtes demeurés avec moi au milieu de mes épreuves. Et moi je dispose pour vous du Royaume, comme mon Père en a disposé pour moi. Cela pour que vous mangiez et buviez à ma table, dans mon Royaume. Et vous siégerez sur (douze) trônes jugeant les douze tribus d'Israël* (Mt 19, 28 ; Lc 22, 28). Comment a-t-on pu être aveugle au point de ne jamais remarquer que Jésus promettait aux douze apôtres une récompense finale, donc à Judas inclus ! Nouvelle preuve, s'il en était besoin, que Judas n'a pas trahi, au contraire. Et si trahison il y a, ici encore c'est Pierre qui est visé : *Simon, Simon, voilà que Satan vous a réclamés pour vous passez au crible comme le blé* (Lc 22,31).

Lors de la nuit d'agonie à Gethsémani, c'est encore Pierre qui se fait rabrouer parce qu'il dort avec les autres disciples pendant que Jésus prie : *Simon, tu dors ? Tu n'as pas pu veiller une heure ?* (Mc 14,37 ; Mt 26,40). Un seul disciple restera éveillé cette nuit là, celui qui en communiant avec Jésus a reçu l'Éveil : Judas. Les deux jumeaux sont avec les enfants de la nuit. Il est dit dans la Bhagavad Gita : *Lorsqu'il fait nuit pour tous les êtres, c'est alors qu'est éveillé l'ascète qui est maître de soi. Lorsque les êtres sont dans le jour, c'est la nuit pour le voyant silencieux* (II, 69).

Venons-en maintenant à la célèbre scène du baiser, si souvent représentée dans l'iconographie chrétienne qu'on en a occulté toute la portée symbolique : *S'étant approché de Jésus, Judas dit : Je te salue, Rabbi ! et il lui donna un baiser. Jésus lui dit : Te voilà, ami* (Mt 26, 49-50) ; *Judas, livres-tu le fils de l'homme par un baiser ?* (Lc 22,48). Comment Judas aurait-il pu trahir par un baiser ? Désigner Jésus était parfaitement inutile. N'était-il pas connu de tous les habitants de Jérusalem ? N'enseignait-il pas publiquement tous les jours dans le Temple où il aurait été facile de s'emparer de lui ? N'avait-il pas décidé lui-même, comme il en avait l'habitude, de se rendre au mont des Oliviers ? Ne dit-il pas à Pierre de remettre son épée au fourreau. Selon Jean, d'ailleurs, c'est Jésus qui se désigne : *Je vous dis que c'est moi. Et si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-là partir* (18, 8). Le texte de Jean ajoute d'ailleurs une phrase significative : *Afin que fût accomplie cette parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés* (donc Judas inclus). Paul Reboux écrit à ce propos de façon fort pertinente : *Jésus n'avait pas besoin d'être désigné ni aux soldats romains ni aux prêtres du Temple... On a essayé d'expliquer ce baiser en disant que Judas c'était le diable en personne. D'accord. Conte cela aux bambins qui croient être nés dans les choux* (Vie secrète et publique de Jésus-Christ, E d. Niclaus, p. 200)

Est-il encore possible aujourd'hui de voir dans ce baiser la trahison imputée à Judas ? Comment soutenir qu'un baiser puisse être le contraire de ce qu'il signifie ? *C'est le baiser du disciple au Maître, en signe de respect et d'affection ; l'usage normal le réclame* (Charles Guignebert, Jésus, A. Michel, p. 621). L'École biblique de Jérusalem en arrive à la même conclusion : *Dans la tradition matthéenne*

primitive, et probablement déjà dans le Document A, le baiser donné par Judas à Jésus n'était pas considéré comme un « signe » destiné à faire reconnaître Jésus par ceux qui viennent s'emparer de lui ; d'après les coutumes juives, en effet, il était courant qu'un disciple salue son maître, le « rabbi », en lui donnant un baiser ; ce dut être le cas ici, car le thème du « baiser-signe » n'est donné que par les vv. 48 de Mt et 44. De Mc, absents de la tradition matthéenne primitive (Synopse, Cerf, II, p. 395).

Pourquoi donc un baiser ? Ici précisément ? Un baiser est un signe d'amitié, d'affection, d'amour, jamais de trahison. Par ce baiser, Judas déclare à Jésus qu'il est sien et en le recevant Jésus l'accepte en tant que sien. *Ami, te voilà*, lui dit-il. « Ami », et non pas « traître » ou « Satan » comme il n'hésite pas à traiter un Simon Pierre, par exemple. Que signifie le terme « Ami » dans la bouche de Jésus ? Il le dit lui-même en Jean 15, 13-14 : *La plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour ses amis. Et si vous faites ce que je vous commande, vous êtes mes amis.* Judas Thomas mérite pleinement d'être appelé « Ami » par Jésus. Nous avons vu en effet qu'il est de tous les disciples celui qui est prêt à mourir pour son Maître (Jean 11, 16). Nous savons aussi qu'il est celui qui a accepté sans hésiter la mission que Jésus lui a confiée. Il est l'initié qui comme Jésus connaît le Père. *Je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu du Père je vous l'ai fait connaître* (Jn 15, 15). Celui qui sait ce que sait le Père connaît le Père. Jésus n'est plus le Maître de Judas (« Je ne suis plus ton Maître ») et Judas n'est plus appelé serviteur par Jésus. Judas n'est plus le serviteur mais l'Ami de Dieu, ce qui revient à dire qu'il est Dieu lui-même. Et seul l'Un peut donner un baiser à l'Un : *Quand l'âme reçoit un baiser de la Déesse, elle acquiert toute sa perfection et sa béatitude, alors elle est embrassée par l'unité* (Maître Eckhart, In diebus suis placit deo, Sermons, Seuil).

Le rituel du baiser de la paix, encore pratiqué de nos jours dans l'Église catholique remonte donc à ... Judas ! Dans tous les Évangiles canoniques, le seul personnage dont Jésus reçoit le baiser est en effet Judas, à une exception près, celle de Marie-Madeleine en Luc 7, 36-48. Cet épisode est l'occasion d'une nouvelle leçon de Jésus à Pierre : *Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais, depuis que je suis entré, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds.*

Suprême preuve d'amour, le baiser (et notamment le baiser de bouche) est le signe par excellence de la transmission initiatique de l'Aimé à l'amant, du Maître au disciple. Dans l'extase du baiser, le deux ne fait plus qu'Un : *un baiser est l'une des rares choses qu'on ne peut goûter que si la réalité corporelle disparaît sous la réalité spirituelle* (Jean-Paul, La Loge invisible I, 17). Poètes et Mystiques de tous temps et de toutes traditions ont su exprimer avec lyrisme cette fusion amoureuse de l'âme en Dieu :

Tes lèvres distillent du nectar, ô fiancée : du miel et du lait sont sous ta langue ! (Cantique des cantiques)

Un baiser, seulement un baiser de tes lèvres ! Celui qui a reçu de Toi un seul baiser a de Toi une soif à jamais grandissante, tous les chagrins s'enfuient. Nous oublions d'aimer quiconque n'est pas Toi, Toi seul !

(Bhagavata Pourana)

Ensemble, tous les deux, l'Amant et l'Aimé échangent avec délices le suc des lèvres. Une seule âme habite leurs deux corps !

(Sourdass)

De la bouche jaillit le Verbe, le son primordial. Le baiser est manifestation de l'énergie de la Parole, transmission de l'Esprit qui, comme le vent, souffle où il veut :

*Je suis la tendresse des jours
qui s'écoulent comme un baiser de bouche
je suis la caresse du vent
qui déchiffre toute larme.*

(Hymne à Sophia)

*Autant en emporte le vent
Qu'il n'a qu'un baiser seulement,
Combien qu'il soit donné de bouche,
Si le cœur ne donne la touche,
Et y met son consentement.*

(Pierre de la Rue)

Dans les Évangiles apocryphes, le baiser est fécondation de l'âme par l'Esprit : *Celui qui se nourrirait de la bouche et si le Logos en sortait, il nourrirait par la bouche et deviendrait parfait. Car les parfaits deviennent féconds dans un baiser et enfantent. C'est pourquoi nous nous embrassons mutuellement et nous concevons par la grâce, qui est en nous, les uns et les autres* (Évangile selon Philippe, 31). Au grand scandale de certains de ses disciples, Jésus entretenait une relation privilégiée avec les femmes, notamment avec Marie-Madeleine : *Il y en avait trois qui marchaient toujours avec le Seigneur : Marie, sa Mère, et la sœur de celle-ci et Madeleine qui est appelée sa compagne. Marie est sa sœur, sa mère et sa compagne.* (33). Marie-Madeleine est l'énergie, la « Shakti » de Jésus. Compagne inséparable de celui-ci, elle est l'incarnation de la Sophia, la Mère céleste, la Sagesse éternelle : *La Sophia, qui est appelée stérile, est la Mère des Anges. Et la compagne du Fils est Marie-Madeleine. Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche.* Les autres disciples le virent aimant Marie, ils lui dirent : *Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous.* Le Sauveur répondit, il leur dit : *Comment se fait-il que je ne vous aime pas autant qu'elle ?* (55). Le baiser qu'échange le couple sauveur Jésus-Marie est le prélude à l'union dans la chambre nuptiale : *mais ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage* (log. 75). C'est pourquoi Jésus, selon la Pistis Sophia, appelle Marie-Madeleine « pneumatique et pure, bienheureuse entre toutes les femmes de la terre, héritière de tout le royaume de la lumière ». Dans l'Évangile des Douze, Marie-Madeleine est ainsi exaltée par Jésus : *Je vous le dis encore, moi et ma fiancée ne faisons qu'un, de même que*

Marie-Madeleine, que j'ai choisie et sanctifiée pour moi comme exemple, est une avec moi (66, 8-9). Dans l'Évangile qui porte son nom, Marie est apostrophée par Pierre : Ma sœur, nous savons que le Sauveur t'aimait plus que les autres femmes, lis-nous les paroles dont tu te souviens. Son insistance, qui fait pleurer Marie, motive l'intervention de Lévi : Pierre, tu as toujours été irascible. Et voici que je te vois contredire cette femme comme si tu étais de ses ennemis. Mais, si le Seigneur l'a rendue digne de ses confidences, qui es-tu pour la rejeter ? Dans l'Évangile selon Thomas, c'est Jésus lui-même qui, contre Pierre, prend la défense de Marie :

Simon Pierre leur dit :

*que Mariam sorte de parmi nous
parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie.*

Jésus dit :

*Voici que je l'attirerai
afin de la faire mâle,
pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant,
semblable à vous les mâles.*

*Car toute femme qui se fera mâle
entrera dans le royaume des cieux.*

(log. 114)

Le baiser qu'échangent Jésus et Marie symbolise les noces éternelles du Seigneur et de Sophia, sa fiancée rachetée. La mystique chrétienne a-t-elle conservé le souvenir de cette fiancée de Jésus, au sens où l'entendaient les gnostiques ? On pourrait le penser à lire Maître Eckhart : *Alors le Fils a dressé la tente de sa gloire éternelle, et Il est descendu de la hauteur suprême afin d'aller chercher son amie, à qui le Père l'avait marié de toute éternité, et de la ramener à son ancien état suprême.* Avec le temps, la fiancée désignera exclusivement l'âme aspirant à Dieu, le repas de noce représentant l'Eucharistie. C'est en ce sens que l'entend Angelus Silesius :

L'Épouse est si blessée, toute de son amour, qu'elle repose sur son cœur et baise le miel de sa bouche (Pèlerin Chérubinique, Aubier III, 235) ;

*Jésus, si vraiment je te suis familière,
Viens donc ici embrasser ta fiancée,
Car c'est ton baiser, lui seul,
Que mon cœur avec douleur
Cherche plus qu'or et pierre précieuse.*

(trad. J. P. Levebvre, Pléiade).

SUICIDE OU CRIME ?

Tout est accompli. Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Les deux disciples les plus proches de Jésus, ceux qui ont reçu son baiser, verront leur rôle véritable gommé des Évangiles canoniques : Marie-Madeleine deviendra une prostituée et Judas un traître. Judas avait vraisemblablement reçu pour mission de Jésus de retarder, sinon d'empêcher son arrestation. Nous le verrons, suivi de Pierre, entrer avec Jésus dans la cour du Grand

Prêtre, sans doute pour tenter une ultime démarche auprès du Sanhédrin (Jn 18, 15). Les Actes de Pilate, connus également sous le nom d'Évangile de Nicomède, rapportent que parmi le groupe des douze témoins qui tentèrent d'innocenter Jésus des accusations portées contre lui, se trouvait un certain Judas. Judas, qui a reçu le paraclet, sera l'ultime défenseur de Jésus. Il suivra encore son Maître jusqu'au pied de la Croix et recevra peut-être ses dernières paroles dont voici la teneur, du moins telles que Carlo Suarès les restitue :

Mais le Maître s'écrie : Écoute-le ! Maintenant le fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui ! Oui ! Jésus-Israël a vaincu Satan, et le fils de l'homme a été glorifié, et c'est en lui, en le fils de l'homme que Dieu est glorifié, car Satan et Dieu sont Un, donc ne sont plus ni Satan ni Dieu, mais Esprit de Vérité ! Marie ! Et vous tous qui m'écoutez ! Voici le plus grand événement de l'histoire humaine ! Jésus et Judas sont Un ! (Le vrai mystère de la Passion de Judas, p. 108).

Judas Thomas disparaît dans la nuit, et son message, les paroles cachées de Jésus, connaîtra la nuit des temps, la longue nuit de Nag-Hammadi ! Non Judas n'a pas trahi, c'est lui qui a été trahi : *Ah ! c'est moi Judas, qu'on a vendu, c'est moi qu'on a trahi...* (Carlo Suarès, id. p. 75). Il suffira d'un petit coup de pouce aux rédacteurs des canoniques pour dissocier Judas de Thomas et transformer « celui qui livre » en « celui qui trahit ». Il ne restera plus alors qu'à pendre le coupable en effigie. Si Matthieu prétend que Judas s'est pendu (27, 3-10), les Actes des Apôtres donnent une version toute différente : *Celui-ci acquit un domaine avec le salaire de l'iniquité et, étant tombé la tête la première, il a éclaté par le milieu et toutes ses entrailles se sont répandues* (1, 18). Matthieu situe la scène du remords et de la pendaison de Judas entre la comparution de Jésus devant le Sanhédrin et son procès devant Pilate. Le texte de Matthieu laisse entendre que Judas est révolté par la condamnation de Jésus : *Alors Judas, qui l'avait livré, le voyant condamné se repentit* (27, 3). Or à ce moment, Jésus n'est pas encore condamné puisque seul Pilate, selon les canoniques, a le pouvoir de le mettre à mort. Jésus peut donc encore être sauvé et c'est ce à quoi s'emploiera Pilate. Judas se serait donc suicidé avant même de connaître le sort de Jésus ! Il y a là trop de hâte à le faire disparaître pour que cela ne soit pas quelque part suspect.

Que penser de cette nouvelle contradiction, venant après toutes celles que nous avons relevées que les rédacteurs des canoniques ont eu beaucoup de mal à concilier des textes et des traditions divergentes. Et pour tenter de rattacher artificiellement la prédication de Jésus aux prophéties contenues dans la Bible, ils ont eux-mêmes rajouté des épisodes inventés de toutes pièces. Matthieu (27, 9-10), plus exactement l'ultime rédacteur matthéen, cherche à prouver que le destin de Judas s'inscrit dans le cadre de la prophétie de Zacharie (11, 12-13). Pour ce faire, il n'hésite pas à la combiner artificiellement avec une citation de Jérémie (32, 6-13) pour aboutir à la rédaction actuelle et attribuer à Jérémie un texte qu'il n'a jamais écrit. Selon Zacharie, c'est le prophète, désigné par Iahvé en qualité de pasteur, qui parle au nom de son Dieu : *Puis je leur dis : Si cela semble bon à vos yeux, donnez-moi mon salaire ; sinon n'en faites rien. Ils pesèrent donc mon salaire, soit trente sicles*

d'argent. Et Iahvé me dit : Jette-le au trésor ce prix magnifique auquel j'ai été prisé par eux ! Je pris donc les trente sicles d'argent et les jetai dans la Maison de Iahvé, au trésor. Le prophète exige, sur ordre de Iahvé, son salaire. Et s'il le jette au trésor, c'est par mépris pour ceux qui ne savent pas évaluer le travail de Iahvé. C'est de là que vient toute l'histoire des trente deniers ! (Selon la version slave des « Antiquités judaïques » de Flavius Josephe, c'est Pilate qui reçoit trente talents pour livrer Jésus aux Juifs). Si Matthieu soutient que Judas s'est pendu, c'est pour établir un parallèle entre son sort et celui d'Ahistophel (II Samuel 17). Ahistophel, de dépit, se pend. Nous avons donc affaire ici à un scénario mythique, non à un fait historique. Suicider un gêneur, maquiller un crime est si facile lorsqu'il n'y a plus aucun témoin pour rétablir la vérité. Puisqu'il fallait un bouc émissaire à la crucifixion de Jésus, et qu'il fallait éliminer la Gnose, Judas était tout indiqué. Et c'est toujours le mythe qui prévaut sur la réalité !

Il existe pourtant une tradition - dont se font notamment l'écho Papias, Théophylacte ou Euthyme - selon laquelle Judas n'est pas mort après son suicide supposé. Une observation très simple suffira à nous démontrer que la falsification des textes n'a pu être totale et qu'en conséquence Judas est toujours là. Nous disposons en effet d'un indice très précieux. Nous savons que les apôtres sont douze. Après la disparition de Judas, il n'en reste donc plus logiquement que onze. Tel est bien le chiffre que donnent Marc (16, 14), Luc (24, 33) et Matthieu (28, 16). Pourtant Saint Paul dont les épîtres sont antérieures à la rédaction des évangiles canoniques, écrit à propos de la Résurrection de Jésus : *Il est apparu à Céphas, puis aux Douze* (I Corinthiens 15, 5). Dans l'Évangile de Pierre (59), qui nous donne le plus ancien récit apocryphe de la Passion, l'apôtre nous décrit de la façon suivante l'état d'esprit des disciples lorsqu'ils apprennent la disparition du corps de Jésus : *Nous, les douze disciples du Seigneur, nous pleurons, nous étions dans le désarroi* (in F. Quéré, *Evangiles apocryphes*, Seuil, p. 124). Le présentateur moderne, croit utile, à propos de ce chiffre, de préciser en note : *Lapsus de l'auteur, qui oublie l'élimination de Judas !* Il est des lapsus bien significatifs ! L'Évangile des Douze conserve également ce nombre de disciples, même après le suicide supposé de Judas : *De nouveau les douze étaient réunis dans le bosquet de palmiers et l'un d'eux, Thomas en fait, dit aux autres : qu'est-ce que la vérité ?* (90, 1). De même le « Livre secret de Jacques » relate que « les Douze disciples étaient assis tous ensemble, rappelant ce qu'avait dit le Sauveur à chacun d'entre eux, soit en secret, soit ouvertement, et le mettant en ordre dans des livres ». Autre lapsus, encore, celui de Jean lorsqu'il écrit : *Thomas, un des Douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque vint Jésus* (20, 24). Il est singulier que ce chiffre de douze soit associé au nom de Judas Thomas, censé avoir disparu. Il y a donc toujours bien douze apôtres - dont Judas - ce qui est dans la logique de la promesse faite par Jésus aux Douze (Matthieu 19, 28 ; Luc 22, 30). Dans la version parallèle de ce dernier passage, rapportée par Hippolyte, nous avons d'ailleurs vu que c'est Judas qui s'adresse à Jésus : *Qui donc verra ces choses ? Et le Seigneur répondit : Ceux qui s'en rendront dignes, verront ces choses* (Commentaires sur Daniel, 4, 60).

Un autre argument nous est fourni par la Pistis Sophia. Selon ce traité gnostique, attribué à Valentin, Jésus ressuscité reste onze ans à instruire ses disciples. Il leur révèle notamment qu'avec sa première venue dans le monde, il a amené douze puissances issues des douze Sauveurs du Trésor de Lumière : *Ces puissances donc, je les ai jetées dans le sein de vos mères dès mon arrivée dans le monde et ce sont elles qui sont maintenant dans vos corps, car on vous a donné ces Puissances de préférence au monde entier, car c'est vous qui sauverez le monde entier...* (Pistis Sophia, trad. E. Amelineau, Arché p. 6). Jésus a choisi les douze dès l'origine, avant même son incarnation, et c'est la raison pour laquelle eux-aussi ne sont point de ce monde : *C'est pourquoi je vous ai choisis depuis le commencement par l'entremise du premier mystère... C'est pourquoi je vous ai dit dès le commencement que vous n'étiez point de ce monde, et moi aussi, je ne suis pas de ce monde... Vous êtes des âmes qui appartiennent aux mondes d'en Haut, que j'ai amenées des douze Sauveurs du Trésor de Lumière et que j'ai reçues comme partage de ma vertu, celle que j'ai reçue dès le commencement.* En conséquence Jésus ne pouvait perdre aucun des douze comme il le dit en Jean 18, 9. Les douze sont prédestinés par Jésus à leur rôle de sauveurs du monde et à ce titre ils sont irremplaçables. Judas ne peut donc légitimement être retranché de ce nombre. Notons à ce propos que la théorie de Valentin rejoint une idée communément admise en Inde, selon laquelle, lorsqu'un avatara s'incarne sur terre, il est accompagné de plusieurs grandes âmes. Celles-ci n'ont pas conscience de leur statut exceptionnel et c'est l'avatara qui le leur révèle. Ramakrishna avait ainsi reconnu autour de lui plusieurs de ces âmes libérées, venues sur terre en même temps que lui. Il raconte comment lui-même avait demandé à Vivekananda de le suivre ici-bas : *Je descends. Toi aussi, tu dois descendre avec moi. Le sage demeura muet, mais son regard tendre disait son assentiment... Et je vis avec étonnement qu'un fragment de son corps et de son esprit descendait sur la terre, sous la forme d'une lumière éclatante... Je n'ai pas plus tôt vu Narendra que je l'ai reconnu pour ce sage...* (R. Rolland, Vie de Ramakrishna, R. Laffont, p. 220).

Nous pouvons maintenant conclure avec Émile Gillibert, de l'œuvre duquel nous sommes tributaire : *L'attitude de Simon Pierre révèle la conscience qui refuse de mourir à ses limitations ; elle s'empare de la parole et l'interprète pour en faire un objet de croyance. C'est à ce disciple que Jésus dit : « Arrière de moi, Satan ! Tu es scandale pour moi, car tu penses non les choses de Dieu mais celles des hommes (Mt 16. 23 ; Mc 8. 33). L'attitude de Judas est totalement ouverte à l'irruption de la lumière que Jésus lui demande de transmettre aux ténèbres. N'étant pas au même niveau, leurs discours donnent lieu à un dialogue de sourds. C'est du reste à ce genre de dialogues qu'on assiste entre Jésus et son entourage. Lorsque Jésus dit : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort (Jn 8. 51), les juifs répondent : Maintenant nous sommes sûr qu'un démon te possède. Abraham est mort, les prophètes aussi... Jésus rétorque : Avant qu'Abraham fût, je suis ». (Judas, traître ou initié, Dervy, p. 138).*

En faisant de Pierre le fondement de son institution, l'Église a choisi celui qui divise et que Jésus lui-même ne cesse de traiter de Satan. En rejetant Judas, celui qui

fait le deux Un, elle a occulté l'Esprit. L'Un qu'affirme Judas est pourtant la clef de voûte, le fondement de tout l'enseignement de Jésus :

*Jésus a dit :
Montrez-moi la pierre
que les bâtisseurs ont rejetée :
c'est elle, la pierre d'angle.*

(log. 66)

*Comme ces cultivateurs-là connaissent
que c'était lui l'héritier de la vigne,
ils se saisirent de lui et le tuèrent
Que celui qui a des oreilles entende !*

(log. 65)

Yves MOATTY
(à suivre)



ORPHEE CRUCIFIE

LA VOIX QUE LA LUMIERE FIT ENTENDRE

A Marie Céline



*D'homme tu es devenu dieu
chevreau tombé dans le lait
Orphicorum fragmenta 32 c*

*Moi seul je diffère des autres hommes
parce que je tiens à téter ma Mère.
Tao Tö King XX*

*Ces petits qui têtent sont semblables
à ceux qui entrent dans le Royaume
Thomas (22)*

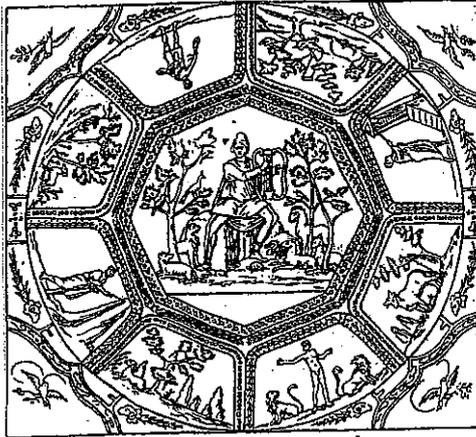
Orphée fascine. Son mythe traverse les âges. Orphée chante et son chant est repris d'Ibykos à ... Charles Trenet ou Tino Rossi. Sa légende colorée inspire les peintres. Les tableaux de Gustave Moreau illustrent l'image brutale d'une *Jeune fille thrace portant la tête d'Orphée*, ceux d'Odilon Redon la *Tête d'Orphée flottant sur les eaux*. Dramaturges et cinéastes mettent en scène son histoire tragique. Des films de Jean Cocteau, je retiens la vision fantastique du héros transpercé par la lance d'un centaure, ou celle du poète qui traverse le miroir et dont tombe amoureuse la mort elle-même. De l'Orfeo Negro de Marcel Camus, je revois la course folle à travers la frénésie du carnaval de Rio de Janeiro. J'entends les accents nostalgiques de la Samba de Orfeo : *A felicitade, O nosso amor...* Orphée est noir, Orphée est amoureux, Orphée est universel. Son nom est associé à une histoire d'amour fort comme la mort. Orphée fléchit les enfers. Par delà la souffrance et par delà la mort, le chant d'Orphée est le chant de la Vie.

Il est peu de légendes qui soient aussi connues, pour ne pas dire galvaudées, que celle d'Orphée. Son nom sert à mettre en relief le génie de tel ou tel artiste, le retour aux sources prôné par telle ou telle école musicale ou poétique. Lisant par exemple il y a quelque temps un article consacré à l'une des meilleures pianistes actuelles, Hélène Grimaud, j'ai découvert en elle une grande amoureuse du monde des loups et de la nature sauvage, une nostalgie de cette quête des origines que symbolise l'orphisme. Evoquer la figure d'Orphée pour célébrer le talent d'une jeune artiste n'a somme toute rien d'incongru. Loin d'être un simple divertissement, la musique est l'occasion d'une victoire sur soi-même. Véritable alchimie intérieure, l'art musical est renaissance à la dimension de l'Ouvert, celle de l'Ange : *A voir la flamme au fond de ses yeux clairs, on se dit que la musique, comme les loups, est pour elle une manière de lutter avec l'Ange, ou avec les démons, une volonté de tracer son destin en s'emparant des étincelles du feu sacré qui anime la Nature. Au risque, comme Orphée, de se faire un jour déchiqeter par les Bacchantes, les critiques. Ou les loups...* (Patrick Sabatier, Libération 6/1/2000).

Toute âme sensible sait que la musique est une ascèse, une voie d'accès vers l'Absolu : *Pour moi, dit Yasmina Reza, la musique a un ciel. Elle est la seule ouverture vers un monde de l'au-delà. Elle touche au plus profond, là où toute pensée parasitaire est évacuée... La musique sait ce qu'il y a à dire, dans une vraie délivrance. Les sonates de Beethoven, les suites de Bach sont absolument entières, portés par un courage d'expression inouï. En musique aussi, les silences sont fondamentaux* (L'express 13/1/2000). Beethoven lui-même n'a-t-il pas montré le chemin ? *La musique doit faire jaillir le feu de l'esprit des*

hommes. La musique est une Révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie. Les anciens ne disaient pas autre chose, qui croyaient en l'origine divine de la musique et voyaient en Orphée un sage autant qu'un musicien.

Orphée est l'un des premiers, sinon le premier, initié. La Voie qu'il révèle est celle de l'Un. Son chemin est celui de l'Origine. Sa parole est celle du Verbe. C'est ce que nous tenterons d'illustrer au cours de la présente étude. Nous essaierons de retrouver le sens initial du mythe d'Orphée en remontant à la source de celui-ci. Nous tâcherons de discerner les grandes lignes des doctrines qui se sont réclamées de son nom. Nous verrons la persistance de l'influence de l'orphisme à travers la musique et la poésie. Et nous conclurons en laissant le dernier mot au gnostique qui, avec le poète et le musicien, est le mieux placé pour découvrir en Orphée son double, son jumeau.



Deux fresques d'Orphée dans les catacombes.

LE FILS DE LA MUSE

*Admirez le pouvoir insigne
Et la noblesse de la ligne :
Elle est la voix que la lumière fit entendre
Et dont parle Hermès Trimégiste en son Pimandre.*

*Du Thrace magique, o délire !
Mes doigts sûrs font sonner la lyre.
Les animaux passent aux sons
De ma tortue, de mes chansons.*

C'est en ces vers que, dans son Bestiaire, Guillaume Apollinaire, précurseur du surréalisme et héraut de l'art moderne, évoque la figure légendaire et toujours fascinante à travers les siècles d'Orphée, initiateur de toute musique et de toute poésie: *Bientôt, lit-on dans le « Pimandre », descendirent des ténèbres... et il en sortit un cri inarticulé qui semblait la voix de la lumière.* (La Pléiade, Notes, p. 33, Œuvres Poétiques).

Hermès passe pour être l'inventeur de la lyre. Alors qu'il était en quête des vaches d'Apollon, rapporte l'Hymne homérique, le dieu trouva une tortue *qui devait lui apporter d'infinis plaisirs*. Voyant la beauté charmante de l'animal et son pas nonchalant, il rit : *Je ferai de toi un objet merveilleux, dont je serai le premier à me servir*, dit-il afin d'en « immortaliser » le souvenir. Ayant pris l'animal et l'ayant vidé, il tailla des tiges de roseau qu'il fixa en traversant la carapace. Il étendit sur le pourtour une peau de bœuf puis confectionna des cordes à l'aide de boyaux de brebis. Ainsi serait né l'instrument appelé primitivement phormyx. Selon d'autres sources, Apollon aurait créé la cithare à sept cordes et Orphée, en hommage aux Muses, en aurait ajouté deux autres. De là vient cette antique devinette que les enfants grecs connaissent encore : « Quel est l'animal qui ne parle pas de son vivant mais qui chante après sa mort ? » « La tortue ! » bien sûr.

Quoi qu'il en soit, la cithare acquiert sous les doigts d'Orphée un pouvoir immense, charmant les êtres animés comme les choses inanimées. Mode de connaissance et voie d'accès au divin, la musique est l'expression du verbe. Orphée, qui chante l'amour plus fort que la mort, est l'annonciateur de la grande figure mythique de Jésus :

Quoi qu'il en soit, la cithare acquiert sous les doigts d'Orphée un pouvoir immense, charmant les êtres animés comme les choses inanimées. Mode de connaissance et voie d'accès au divin, la musique est l'expression du verbe. Orphée, qui chante l'amour plus fort que la mort, est l'annonciateur de la grande figure mythique de Jésus :

*Que ton cœur soit l'appât et le ciel, la piscine !
Car, pêcheur, quel poisson d'eau douce ou bien marine
Egale-t-il, et par la forme et la saveur.
Ce beau poisson divin qu'est JESUS ? Mon Sauveur ?*

L'ART DES MUSES

Apollinaire n'innove en rien. Il se fait l'écho d'une longue tradition qui dès les débuts du christianisme voit en Jésus un nouvel Orphée. Vainqueur des enfers, Orphée aurait prédit la venue de la nouvelle ère instaurée par le Christ :

Orphée était natif de la THRACE. Ce sublime poète jouait d'une lyre que Mercure lui avait donnée. Elle était composée d'une carapace de tortue, de cuir collée à l'entour, de deux branches, d'un chevalet et de cordes faites avec des boyaux de brebis. Mercure donna également de ces lyres à Apollon et à Amphion. Quand Orphée jouait en chantant, les animaux sauvages eux-mêmes venaient écouter son cantique. Orphée inventa toutes les sciences, tous les arts. Fondé dans la magie, il connut l'avenir et prédit chrétiennement l'avènement du SAUVEUR.

(Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée)

Si l'étymologie des termes *phormyx* ou *kithara* est incertaine, nous savons par Strabon que les Grecs donnent à leurs instruments de musique des noms originaires de Thrace ou d'Asie, donc de la terre natale d'Orphée. Né en Piérie, au Nord-Est de l'Olympe, fils du roi Éagre (dont on fait parfois un dieu fluvial ou un dieu de la vigne) et de la Muse Calliope, Orphée aurait selon d'autres sources pour véritable père Apollon. Il serait l'initiateur de la magie, des sciences et des arts. Entendons par là qu'il est un « Mage », un voyant. Enfant de la Muse, il fonde la musique (en grec *musiké*, l'art des Muses).

Chanteuses pleines d'harmonie...

La filiation d'Orphée est divine. Les Muses, *chanteuses pleines d'harmonie*, dit Philon d'Alexandrie, sont nées de Zeus, Père du Tout et de Mnémosyne, la Mémoire, la Vierge Maîtresse des Incantations. Nées du Tout, elles-mêmes ont la connaissance du Tout. Contemplant le passé, le présent et l'avenir, elles découvrent en un seul regard la totalité des choses. Un hymne orphique les chante en ces termes :

*Filles de Mnémosyne et de Zeus tonnant,...
Vous seuls disposez des secrets du savoir,
Ô nourrices de l'âme qui nourrissez l'intelligence,
Maîtresses et préceptrices de notre connaissance
Qui avez enseigné jadis les mystères de l'initiation...*

(J. Lacarrière, Orphée, Hymnes, 76)

Le Parnasse et l'Hélicon sont les montagnes sacrées des Muses. Castalie à Delphes est leur fontaine. Cette fontaine de Vie éveille le chant intérieur. Tout pèlerin venant consulter l'oracle doit s'y purifier. En buvant à la source, il devient inspiré. En se mirant dans ses

eaux, il voit la vérité. En lui se révèle son éblouissante beauté, celle de son visage originel. Seul celui qu'aime la Muse peut voir jaillir en lui son modèle. Tout poète sincère se doit d'invoquer celle dont il sollicite l'inspiration :

*J'invoque Mnémosyne, la fille d'Ouranos, celle à la belle tunique,
et j'invoque ses filles pour qu'elles m'inspirent.
L'homme est aveugle en son âme s'il veut,
sans le secours des vierges de l'Hélicon,
parcourir la voie profonde de la connaissance.*

(Pindare, Péan VII b)

Gardiennes des vérités premières, les Muses induisent en erreur celui dont l'âme est obscurcie. Elles révèlent les choses éternelles à celui qui est *pauvre en esprit*. Le poète est un voyant qui connaît le passé, le présent et le futur. Initié à ce qui transcende le cours trompeur des apparences, il est le Maître du temps et Maître de Vérité. Si Orphée, fils de la Muse et donc divin lui-même, tire son inspiration de sa propre mère, tout poète est le servent des Muses qui, s'il est agréé, lui font entendre un chant :

*Ainsi parlèrent les filles véridiques du grand Zeus.
Aux branches d'un olivier, elles cueillirent un rameau
qu'elles me donnèrent pour sceptre.
Elles me soufflèrent ensuite un chant divin
afin que je proclame ce qui sera et ce qui fut...*

(Hésiode, Théogonie)

Mousa, le chant, fait couple avec *Aléthéia*, la Vérité. *Mousa* désigne non seulement l'activité des Muses mais également la sagesse et la connaissance. La musique est synonyme d'ordre, d'harmonie, de justice. Elle s'oppose au désordre, à l'oubli, à l'obscurité. L'aède accède à l'au-delà. Si, comme Homère ou Démodocos, il est aveugle aux choses du monde, c'est qu'il perçoit l'autre monde. Il partage la mémoire inaltérable des filles de Mémoire. Parce qu'il a la vue intérieure, Démodocos chante à la perfection l'épisode du cheval de Troie, *dans l'ordre achevé des mots* (Odyssée, VIII, 492). Comme le roi par sa sentence réalise la justice, le poète par son verbe institue le réel. Dans l'Hymne homérique à Hermès, trois femmes-abeilles vierges initient Apollon lui-même. Gorgées de miel frais, elles révèlent la Vérité. Mais elles l'occultent si elles sont privées du nectar divin. L'art des Muses est celui du Verbe. Leur chant est réminiscence du principe divin présent en chacun. En se rappelant ses existences antérieures, le poète échappe au cycle du devenir. Il révèle l'origine des hommes et des dieux et participe à l'ordre du cosmos : *En jouant délicieusement de sa lyre, le fils de Maïa... chanta d'une voix mélodieuse les dieux immortels et la terre ténébreuse... Il célébra surtout Mnémosyne, la mère des Muses, car elle est la patronne assignée au fils de Maïa inventeur de la lyre* (Homère, Des héros et des dieux, Hymne à Hermès, I, Arléa).

Les grecs assimilent Hermès au dieu égyptien Thot qui crée le monde par son cri et invente les formules magiques. Maître de la parole, il veille à l'ordre cosmique. Il connaît les mystères de la terre et du ciel : *Hermès, qui préside à la parole est, selon la tradition, commun à tous les prêtres ; c'est lui qui conduit à la véritable science ; il est un en tous* (Jamblique). L'art d'Hermès est une expression du Verbe. Art sacré, la musique émane des sphères. Si l'âme est à ce point émue par le son de la lyre, c'est que les sept cordes de l'instrument correspondent aux sept sphères : *Hermès enfant inventa la lyre. Le premier, il monta aux cieux, allant de planète en planète. Il s'émerveilla que de leur balancement à*

leurs orbites émanât une harmonie semblable à celle de la lyre qu'il avait inventée (Théon de Smyrne, Expositio rerum...)

L'univers serait né du son. Chacun pourrait le percevoir par l'intermédiaire de la musique des sphères. Doit-on ranger ces conceptions archaïques dans la catégorie des vieilles lunes ? Cela n'est pas si sûr. Les scientifiques pensent aujourd'hui qu'il subsiste du Big Bang initial une émission fossile de micro-ondes baignant le ciel. Les infimes fluctuations de ce concert monotone révèlent les germes à partir desquels naissent les galaxies. Paolo de Bernardis, cosmologiste de l'université de Rome, reconnaît que les recherches actuelles reviennent à décrypter l'étrange musique qui a créé l'univers : *Un univers qui dans ses tous premiers instants était plein de vagues, d'ondes qui ont comprimé et raréfié la matière et la lumière, comme le font les ondes sonores qui compriment et redistribuent l'air à l'intérieur d'une flûte ou d'une trompette.* Capables de mesurer les harmoniques de ces ondes, les savants tentent désormais de saisir la vraie nature de l'univers (Le Monde, 4 mai 2001). Il est admis d'autre part par les neurobiologistes que les notes de musique sont arrangées selon des règles, variables selon le lieu et le temps, mais toujours précises. Chacun est capable de reconnaître comme musique un récital de l'autre bout du monde. N'importe quel sujet, même sans formation préalable, réagit à un défaut d'harmonie. Les chercheurs de l'Institut Max-Planck, à Leipzig, ont démontré que ce sont les mêmes aires cérébrales qui prennent en charge l'analyse de la musique et du langage. Il existe ainsi une syntaxe musicale dont la reconnaissance est innée (Le Monde, 27 avril 2001).

Faut-il en déduire que cette structure musicale universelle est celle de l'harmonie des sphères ? Les anciens auraient vu dans toutes ces découvertes la confirmation de l'identité du microcosme et du macrocosme en vertu du principe hermétiste selon lequel : *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut* (Table d'émeraude). Sages et mystiques de tous temps ont ressenti jusqu'au plus profond de leur être ce mystérieux rapport entre le rythme de leur propre corps et celui du cosmos. *Le haut et le bas se touchent*, dit Lao-tseu dans le Tao Te King (V), de même que l'auteur de la Chandogya Upanishad : *Le Soi en vérité est en bas, le Soi est en haut... le Soi est tout ce qui existe* (VII, 25, 2). Tout homme est un microcosme : *La lune et le soleil... s'y meuvent. L'espace, le vent, le feu, l'eau et la terre y sont aussi* (Shiva Samhita, II) ; mais l'initié qui réalise en son corps la finalité du cosmos, est lui-même le macrocosme : *C'est pourquoi en apparence tu es le microcosme, c'est pourquoi en réalité tu es le macrocosme* (Rumi).

Nulle âme ne peut s'élever aux cieux sans une lyre, dit Orphée. Dans le corps de l'homme résonne la musique céleste. En tournant les sphères produisent sept sons mélodieux et correspondent chacune à une Muse. Calliope, mère d'Orphée, est l'harmonie qui en résulte. C'est pourquoi elle est la plus belle des Muses. La lyre d'Orphée est l'image de la grande Lyre : *Orphée se fit une lyre. Il fonda des mystères au cours desquels il chantait ses formules sacrées. Les sept cordes de son instrument rendaient une harmonie qui symbolisait celle des planètes... Orphée charmait et subjuguait tous les cœurs ; mais, en réalité... c'est la grande Lyre des cieux qu'il se représentait ...* (Lucien de Samosate, De l'astrologie, X).

Art des Muses et amour de la sagesse

On mesure mal de nos jours le rôle primordial de la musique dans les sociétés antiques : *... la sagesse antique des Grecs semble être liée surtout à la musique. C'est pourquoi on retenait que le plus musical et le plus sage d'entre les dieux était Apollon, et parmi les demi-dieux Orphée* (Athénée, XIV, 632 c). Selon les pythagoriciens, le monde,

constante avant finalement de se concilier au centre divin. De l'unité primordiale sort la dualité et de celle-ci tous les nombres, principes et substance des choses. En avoir la maîtrise, c'est revenir à l'unité. La connaissance du Nombre d'or permet de recréer l'Harmonie sur terre. Si l'acoustique d'un théâtre comme celui d'Epidaure est parfaite, c'est qu'il a été édifié dans le respect des nombres : du gradin le plus éloigné, on entend aujourd'hui encore nettement, le moindre petit bruit au centre de la scène, une profonde respiration, une drachme qui tombe voire un papier froissé... La musique est science de l'Harmonie : *Les pythagoriciens enseignent que les corps tournant autour du centre ont des distances proportionnées. Quelques-uns tournent plus rapidement, d'autres plus lentement. Au cours de ce mouvement, ils émettent un son plus profond dans le cas des plus lents, plus haut dans le cas des plus rapides. L'effet combiné de ces sons, qui dépendent des rapports de distance est harmonieux...* (Alexandre d'Aphrodise, Commentaires sur la Métaphysique d'Aristote). Tout objet en mouvement émettant un son dont la hauteur est proportionnelle à sa vitesse, les corps célestes, selon le principe d'harmonie, doivent produire la plus sublime des musiques :

*Or telle est la sirène qu'Hermès harmonise
La cithare heptacorde image de l'univers divin.*

(Alexandre d'Étolie)

Malgré les moyens rudimentaires dont ils disposent, - carapace de tortue, voire cornes ovines recourbées pour la lyre -, les Grecs jouent dès l'âge de bronze d'instruments d'une complexité technologique surprenante. Les découvertes archéologiques l'attestent. Qu'il nous suffise d'évoquer cette véritable révélation qu'est l'art des Cyclades avec ses représentations stylisées, presque abstraites, comme celle des harpistes de Kéros ou d'Amorgos (2800 à 2200 avant notre ère). De tous temps, l'homme a vu dans la musique l'invention des dieux. En Irlande, la première harpe - celle qui contient toutes les mélodies, est celle de Dagda, le dieu-druide. Chez les Celtes, celui qui maîtrise un art est considéré comme un dieu : le harpiste comme le poète, le druide comme le conteur... Chez les anciens Germains, la harpe relie le ciel et la terre. Les héros des Eddas sont incinérés avec leur harpe chargée de les conduire dans l'au-delà. En Afrique noire, la harpe exalte la parole du conteur ou du devin et invite l'homme à révéler les profondeurs ultimes de son être. En Chine, la « musique » dont la graphie est identique à celle du terme « Joie » exprime l'équilibre des dix mille choses. Dans les temples, l'esthétique des volumineuses cloches évoque la naissance du monde par le son. Les plus anciens instruments de musique chinois servent à des pratiques divinatoires. Le musicien observe les lois de l'invisible : *...il n'y a que le sage qui puisse connaître la musique* (Sseu-ma Ts'ien). La musique est la Voie : *On atteint à la réalisation par la musique* (Kongzi, Lunyu).

Consacrée au service des dieux, la musique accompagne les fêtes et les jeux. En Égypte, nombreuses sont les représentations de musiciens des deux sexes jouant à l'unisson de la harpe ou du luth, de la double flûte ou du tambourin. Une peinture tombale met en scène des danseurs agitant des castagnettes à tête humaine. Un couple bat le rythme des deux mains pour un adolescent. Celui-ci sauté dans un état de transe qui rappelle le zikr soufi. Le Pharaon lui-même pratique de telles danses sacrées, dit une inscription du temple de la Déesse Hathor à Dendérah : *Pharaon vient pour danser. Pharaon vient pour chanter. Reine, vois comme il danse ! Épouse d'Horus, vois comme il saute !* Dans la Bible, le tambourin et la harpe accompagnent les chants de fête (Genèse XXXI, 27 ; Isaïe V, 12 ; XXIV, 8). David se distingue d'abord comme musicien. Il joue de la cithare pour éloigner l'esprit mauvais qui tourmente Saül (I Samuel XVI, 23 ; XIX, 9). Lorsqu'il revient vainqueur de son combat contre Goliath, les femmes sortent de toutes les villes d'Israël, en

chantant et en dansant, avec des tambourins et des sistres (I Samuel XVIII, 6). Devant l'Arche d'alliance, David, ceint uniquement d'un pagne de lin liturgique, danse en tournoyant de toutes ses forces comme un derviche tourneur : *David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'Arche de Yahvé en fanfare et au son du cor* (II Samuel VI, 15). La musique est délivrance du poids de la matière : *La pesanteur, ô roi, se transforme en esprit* (Rilke, David chante devant Saül).

En Irlande, la musique est la manifestation de l'Autre Monde. Il n'est aucune réunion qui se fasse sans elle. Scymnus de Chio, qui en rend compte au III^{ème} siècle avant notre ère, croit y voir une influence grecque : *Les celtes ont des coutumes et des mœurs helléniques. Ils le doivent à leurs relations avec l'Hellade et à l'hospitalité avec laquelle ils reçoivent les gens de ce pays. Leurs assemblées se tiennent en musique et ils demandent à cet art d'adoucir les mœurs.*

En Grèce, la musique est omniprésente : *Il n'est pas d'action humaine qui s'accomplisse sans musique* (Aristide Quintilien). La musique fait partie intégrante de l'éducation, au même titre que la philosophie et les sciences. Elle est aussi l'une des voies d'accès à l'immortalité. Dans sa « Description de la Grèce », Pausanias rapporte que Polygnote de Thasos, célèbre peintre du V^{ème} siècle avant notre ère, avait décoré les murs du portique de Delphes d'une représentation de la catabase d'Ulysse. En bonne place, parmi les éros, figure un groupe de musiciens : Orphée d'abord, tenant d'une main sa cithare et de l'autre les branches d'un saule ; à côté de lui son admirateur Thamyras ; puis Marsyas, le concurrent malheureux d'Apollon, et son élève Olympos.

Imitant les satyres qui jouent de la lyre pour accompagner les crécelles devant le dieu, les citharistes prennent part aux orgies (« fêtes solennelles en l'honneur de Dionysos »). Le délire sacré (mania) est un mode de purification. L'être possédé est habité par la divinité elle-même. S'adressant au masque du dieu et jouant de son instrument, le fidèle le prie de descendre en lui. Esprits liés au culte de la Déesse-mère, les Corybantes prennent possession des adeptes. Dans l'une de ses tragédies perdues, Eschyle décrit une cérémonie dédiée à la Déesse-mère des Thraces, Cotys. Avec la danse et le chant vient l'inspiration divine :

... l'âme, dit-on, avant même de se donner au corps, écoutait l'harmonie divine ; en conséquence ... toutes les fois qu'elle entend les airs qui conservent le mieux la trace divine de l'harmonie, elle les salue, ils la font ressouvenir de l'harmonie divine, elle se porte vers cette harmonie, sympathise avec elle et la partage...

(Jamblique, Les Mystères d'Égypte, III, 9, Belles Lettres).

L'âme...est attirée par les sons musicaux... L'âme conserve en elle le souvenir de la musique céleste. Elle est si captivée qu'il n'est cœur si cruel ou si sauvage qui ne soit charmé. Telle est, je pense, l'origine de la légende d'Orphée.

(Macrobe, Commentaire sur le songe de Scipion, II, 3)

Nietzsche voit dans la joie dionysiaque l'occasion d'une réconciliation de la nature avec l'homme. Sous le charme du dieu, la terre généreuse donne le lait et le miel. Les animaux sauvages deviennent pacifiques et l'homme comprend leur langage. Le char de Dionysos recouvert de fleurs et de guirlandes, conduit par la panthère et le tigre, symbolise la communion universelle de tous les êtres. L'Hymne à la Joie de Beethoven retentit comme l'appel des Mystères d'Eleusis et permet d'approcher la fusion dionysiaque dans l'Un. L'homme cesse de se comporter en esclave. Libéré de l'illusion, il se découvre dieu : *Maintenant, dans cet évangile de l'harmonie universelle, non seulement chacun se sent uni,*

réconcilié, confondu avec son prochain, mais il fait un avec tous, comme si le voile de Maya s'était déchiré et qu'il n'en flottait plus que des lambeaux devant le mystère de l'Un originnaire. Par le chant et la danse, l'homme manifeste son appartenance à une communauté supérieure ... L'homme n'est plus artiste, il est devenu œuvre d'art... (La Naissance de la tragédie in Œuvres, La Pléiade, p. 21).

Assistant à des offices chantés en grégorien, à Solesmes, du dimanche des Rameaux au mardi de Pâques 1938, Simone Weil a la brusque révélation intérieure de l'Esprit. En proie à de violents maux de tête mais bercée par la liturgie, imprégnée de l'amour divin grâce à la récitation intense d'un poème du mystique anglais George Herbert, concentrée dans un état de Joie pure sur le nom et la passion de Jésus, elle ressent brusquement sa présence comme une forme de possession de tout son être : *Christ est descendu sur moi et m'a prise*, dit-elle très sobremment dans son Autobiographie spirituelle.

La musique est quête de l'Absolu, voie de connaissance. C'est en allant puiser aux sources de la Grèce antique que la pianiste Monique Deschaussées découvre sa vocation. La musique est un appel des dieux, une voie royale qui mène de la terre au ciel. Ce Ciel qui est en chacun de nous ; *La célèbre phrase inscrite au fronton du temple de Delphes « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et ses Dieux », fut pour moi une révélation... Elle a provoqué en moi un choc extraordinaire et, dès que j'en ai eu la possibilité, je suis partie à la découverte de cet être intérieur qui, par sa connaissance, est lié à une autre dimension : celle de l'Univers et de ses Dieux. La musique ne serait-elle pas alors l'un de ces Dieux ?* (Musique et spiritualité, Dervy, p. 19).

Science des phénomènes d'amour pour Platon (Banquet 187 c), la musique est mode d'approche du divin. Le musicien est un médium, un intermédiaire entre ce monde et l'au-delà. Dans Ion, Platon associe l'inspiration avec la *mania*. La Muse fait que la Divinité descend en certains êtres inspirés. Ce n'est pas par un effet de l'art, mais parce qu'un Dieu l'habite que le poète laisse s'exprimer en lui, plus qu'il ne la compose, son œuvre. Le souffle poétique est de même nature que le délire de ceux qui sont possédés par les Corybantes. Le poète est le premier anneau d'une chaîne qui du rhapsode au spectateur permet à l'homme de communier avec la Divinité. Parmi les poètes fondateurs de cet art, Platon cite dans l'ordre chronologique Orphée, Musée et Homère.

Poètes, musiciens, Orphée et Musée sont également danseurs. Orphée aurait institué le culte des dieux par la danse. Etymologiquement, le terme grec *choreia* (*danse*) dériverait du mot *chora* signifiant joie. Expression de la joie, la danse illustre le mouvement de l'univers émergeant du chaos primordial : *La danse remonte à la naissance de l'univers. Elle est plus ancienne même que les dieux* (Lucien de Samosate, Dialogues).

être poète, c'est créer

Musique et poésie se distinguent d'autant moins qu'à l'origine, en l'absence de support écrit, il n'est de littérature qu'orale. L'artiste est-il distinct du devin ? N'est-il pas lui-même divin ? Quintilien approuve le jugement des Anciens lorsqu'il écrit : *...la musique a bénéficié dès l'antiquité d'un engouement, voire d'une vénération tels qu'Orphée et Linos passaient pour être à la fois musiciens, devins et philosophes* (Institution oratoire I, X, 9).

Il est remarquable que plusieurs langues indo-européennes désignent d'un même terme le poète et le voyant (latin *vates*, irlandais *fili*, islandais *thulr*). Il est tout aussi remarquable que les langues anciennes ne distinguent pas la poésie de la connaissance. Dans

les Eddas, science et poésie relèvent d'une force magique de même nature. L'hydromel, fait de la salive des Ases et des Vanes, est une *boisson de poésie et de sagesse*. Odin qui parvient à avaler et à restituer le nectar possède le charme magique qui institue le monde. Divinité des morts, assimilé à Mercure-Hermès par les latins, il est aussi le dieu des poètes, des sages et des guerriers. L'ivresse que procure la boisson d'Odin plonge le scalde (le poète-magicien) dans l'état de furie préalable à l'inspiration. Selon Platon, celui que possède la Muse est poète et visionnaire : ... *un poète, dit-on, quand il s'assied sur le trépied des Muses, n'est plus alors dans son bon sens, mais il est pareil à une fontaine qui s'empresse de laisser couler toute l'eau qui lui vient*. (Les Lois, IV, 719 c. trad. L. Robin). Etymologiquement la poésie (du grec *poiêsis* : action de faire) est à l'origine de tout ce qui se fait. Le poète est celui qui fait. Plus que l'interprète des dieux, il est lui-même un dieu. Par sa voix, il refait le monde : *Le poète en effet est chose légère, chose ailée, chose sainte, et il n'est pas encore capable de créer jusqu'à ce qu'il soit devenu l'homme qu'habite un dieu, qu'il ait perdu la tête, que son propre esprit ne soit plus en lui* (Platon, Ion 534 b, trad. L. Robin).

La poésie est véridique comme l'est la parole d'un dieu. Pareille conception s'est transmise à travers les siècles : *Les poètes auraient été élus par les dieux ; c'est pourquoi leur voix mélodieuse a le pouvoir d'annoncer ici-bas la céleste sagesse* (Novalis, Heinrich von Ofterdingen, in Romantiques allemands, La Pléiade I, p. 396). Comme le poète, le musicien communique l'Absolu : *Le musicien ... est un intermédiaire avec le Grand Tout ; il nous révèle les secrets du monde intermédiaire entre l'homme et Dieu* (Novalis). La quête du Beau se confond avec la joie que procure la connaissance suprême : *Ceux qui s'exercent à la poésie ne recherchent et n'aiment rien autre que la perfection qui est Dieu lui-même...* (Apollinaire). Malgré tous les bouleversements de la modernité, malgré l'avènement de la rationalité, l'homme ne saurait se priver de poésie sans se priver de lui-même. *Part irréductible de l'homme* la poésie est peut-être l'ultime refuge du divin. Saint-John Perse l'affirme avec toute son éloquence de « Prince des poètes » dans son Discours de Stockholm : *De l'exigence poétique, exigence spirituelle, sont nées les religions elles-mêmes, et par la grâce poétique, l'étincelle du divin vit à jamais dans le silex humain* (Œuvres complètes, La Pléiade, p. 444). Prêtre de la fête et du vin, de la plénitude et de la connaissance, le poète ressuscite la joie dionysiaque :

... - *et pourquoi, dans ce temps d'ombre misérable, des poètes ?
Mais ils sont, nous dis-tu, pareils aux saints prêtres du dieu des vignes,
vaguant de terre en terre au long de la nuit sainte.*

(Hölderlin, Le pain et le vin, in Œuvres, La Pléiade, p. 813)

La poésie éveille en l'homme la nostalgie de sa patrie. Le chant de l'Absolu tisse de subtiles correspondances avec la nature tout entière. Dieu est le premier poète : *être poète, c'est créer... Dieu a été poète lorsqu'il a fait le monde, et son immortelle épopée est écrite avec des étoiles. Les sciences ont reçu de lui les secrets de la poésie, parce que les clefs de l'harmonie ont été remises entre leurs mains. Les nombres sont poètes, car ils chantent avec ces notes toujours justes, qui donnaient des ravissements au génie de Pythagore* (Eliphaz Levi, Secrets de la magie, Laffont, coll. Bouquins).

On raconte que le jour où furent jouées à nouveau, à l'emplacement de l'antique sanctuaire de Delphes, les musiques de la Grèce antique, reconstituées par des compositeurs modernes, des oiseaux accoururent écouter ces notes qui n'avaient plus résonné depuis des siècles. Capable de charmer bêtes arbres et hommes, Orphée est divin. Son Verbe exprime la loi du cosmos. La vérité s'inscrit dans sa musique. Cette quête de l'amour absolu est un leitmotiv des poètes maudits : *Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux*

qui m'ont précédé ; un musicien même, qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour (A. Rimbaud, Vies II).

La vision de la justice est le plaisir de Dieu seul

De même que le Verbe crée le monde, la parole poétique est don divin, éveil à l'origine. Le poète est un « maître de Vérité ». Lui seul a la vision juste. Lui seul peut voir la justice divine. Lui seul peut contempler *Aléthéia*, cette fille de Zeus dont le nom signifie Verbe, Lumière, Mémoire, et qui s'oppose au blâme, à l'obscurité et l'oubli. *Aléthéia* est proche du *Rita* de l'Inde. Force d'équilibre, le *Rita* est Vérité, Justice, devoir que chacun doit suivre s'il veut être au diapason du cosmos. L'opération poétique est une forme d'ascèse, de *yoga*, une voie d'union. Le poète chante la justice, l'ordre cosmique. La parole vraie est juste, car Vérité et Justice ne font qu'un. Par une maîtrise et une concentration parfaites, le poète se fait voyant : *Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes, mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul* (A. Rimbaud, Adieu).

Le poète antique est semblable au *Kavi* védique. Selon les traditions de l'Inde, le *Kavi* est le poète *mesurateur*, le poète de l'agencement qui promeut le cosmos en le chantant. *C'est en son propre sein que le poète réalise l'harmonie suprême. En son macrocosme : L'Univers, tout comme le corps des êtres vivants, est manifestation d'un souffle, support du Verbe* (Shiva - Svarodaya, I, 20). Brahma, le dieu créateur, est Vak, Parole (en grec ; la racine *wék* signifie voix divine). De sa bouche émanent les dieux. La parole confère la vie. De même que la syllable AUM engendre le monde, les Immortels sont des chants : *Tout ce que les dieux font, c'est par le chant qu'ils le font* (Shatapatha Upanishad). Dans le cœur du poète résonne le Son inaudible. Il voit Brahmâ par l'œil du cœur. A l'Absolu de la poésie répond l'écho du silence provenant du pays d'avant toute naissance, du pays du non-né : *C'est à partir du Verbe que le monde est venu à l'être. Le monde existe par le Verbe... A l'origine il n'y a que le silence absolu, le silence d'avant la création, le silence de la paix. Dans cet état le mental cosmique est complètement absorbé. Puis le Verbe, le premier Verbe, brise le silence. C'est alors qu'émerge le monde. La création a pris place en chacun d'entre nous. Chaque mental est un microcosme...*

(Mata Amritanadamayi, *Awaken Children !* III, p.153).

S'adressant à son père, Iphigénie regrette de ne pas posséder le pouvoir du verbe : *Si je savais parler comme Orphée, et comme lui persuader les rochers de me suivre, comme lui enchanter tous les êtres par mes paroles, telle est la voie que j'aurais suivie* (Euripide, Iphigénie en Aulis, 1211). Dans la pièce éponyme, les Bacchantes évoquent le temps lointain où la cithare d'Orphée attirait par son chant les arbres et les bêtes sauvages (1238). Damagète, poète de l'Anthologie palatine, compose une épitaphe pour Orphée à qui même les chênes ne pouvaient désobéir, que suivaient les rochers inanimés et les fauves, habitants des bois (VII, 9, 1-4). Horace loue le mélodieux Orphée qui, tenant son art de sa mère, arrêta le cours impétueux des torrents, les vents rapides, et dont les cordes sonores charmaient et entraînaient les chênes (Odes, I, XII). Au commencement, les dieux ont pour temple la nature. Lorsque les hommes décident de bâtir des sanctuaires, l'esprit souffle dans le marbre. Edifié dans le respect du Nombre d'Or, le temple est un chef d'œuvre d'équilibre et d'harmonie. En lui résonne la musique des sphères. Aux accents de la lyre d'Orphée, les bois s'emplissent de lumière, les colonnes des temples semblent danser :

*Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée !
Le roc marche, et trébuche ; et chaque pierre fée,
Se sent un poids nouveau qui vers l'azur délire !*

(Paul Valéry, *Album de vers anciens*)

Une version originale du thème d'Orphée charmant la nature se trouve dans une mosaïque du 1^{er} siècle après J.C. conservée au musée Granet d'Aix-en-Provence. Orphée, debout, presque aérien, semble emporté par sa propre marche, contemplant l'Infini et transcendant la matière. Il se confond avec Apollon musagète (le conducteur des Muses), dieu du soleil et de la musique, qui au son de sa lyre fait danser les animaux.

Orphée au nom fameux

Que savons-nous de l'inventeur supposé de la poésie ? *Orphée au nom fameux* apparaît pour la première fois dans un poème d'Ibykos de Rhégion, personnage lui-même à demi-légitime, qui aurait vécu au VI^{ème} siècle avant notre ère. Poète sacré, voyageur assassiné, ses meurtriers auraient été dénoncés par les oiseaux qu'il avait pris à témoin de son sort. Cette légende a donné à Schiller l'occasion de composer l'une de ses plus belles ballades : « Les grues d'Ibykos ».

Orphée au nom fameux. Cette seule épithète est bien maigre pour nous renseigner, car le personnage d'Orphée semble remonter aux époques mythiques où les dieux de l'Olympe se mêlent aux hommes, où les héros combattent les dragons fabuleux. Orphée est antérieur à Homère. L'une de ses premières représentations est peut-être celle figurant sur une poterie exposée au musée archéologique de La Canée en Crète et datant de plus de mille ans avant notre ère. C'est l'image grossière d'un joueur de lyre charmant deux colombes qui volent au-dessus de lui comme attirées par la magie du chant. Est-ce Orphée ou Apollon ? Ce qui est certain c'est que la Déesse-Mère porte souvent une couronne de colombes, et qu'en conséquence le musicien ainsi représenté ne peut être un simple mortel. Aux environs de 560, Orphée, debout sur la nef Argo, est figuré sur une métope à Delphes, jouant de la lyre. Au VI^{ème} siècle avant notre ère, un compilateur nommé Onomacrite passe à la postérité pour avoir ordonné les oracles de Musée et les poèmes d'Orphée, mais avec une réputation de faussaire.

Faut-il voir en Orphée un chaman ? Plusieurs aspects de sa légende permettent de le penser : sa descente aux enfers, ses pouvoirs de thaumaturge, ses facultés divinatoires, ses dons musicaux grâce auxquels il communique avec les animaux et le monde souterrain. Mircea Eliade lui accorde une place privilégiée : *Même son caractère de « héros civilisateur » ne contredit pas la meilleure tradition chamanique : le « premier chaman » n'était-il pas le messager envoyé par Dieu pour défendre l'humanité contre les maladies et la civiliser ?* (Le chamanisme..., Payothèque, p. 308). De même Osiris, selon Diodore de Sicile (I, 14), abolit le cannibalisme. Il apprend aux hommes l'usage du froment et de l'orge et découvre le vin.

Ni toi sans moi, ni moi sans toi

La musique adoucit les mœurs. Elle exprime la transcendance de l'amour. En ce sens, elle peut servir de lien entre deux mythes qui semblent n'avoir d'autre point commun que de chanter la passion amoureuse : Orphée et Eurydice d'une part ; Tristan et Iseut de l'autre.

Chanteur et harpiste, Tristan qui, dès son enfance, a appris les sept branches de la musique, présente tous les traits du héros civilisateur. Lorsque, blessé, il quitte les Cornouailles en confiant son esquif à la mer, il n'emporte que son instrument et une épée. Tristan est un maître-musicien, proche des poètes-voyants de l'Irlande celtique. Son charme est aussi irrésistible que celui d'Orphée lorsqu'il tire de son instrument des accords merveilleux. Lorsqu'il joue à la cour du roi Marc, ses mélodies sont si harmonieuses que tous

accourent pour l'écouter. Son talent étonne les irlandais et c'est lui qui initie Iseut à cet art, à la fois poétique, vocal et instrumental. A plusieurs reprises, il interprète des lais et Marie de France lui attribue le « lai du chèvre-feuille ». Il est civilisateur encore quand il invente l'arc-qui-ne-faut (qui ne manque jamais sa cible) ou quand il apprend aux barbares - que sont encore les valets du roi Marc - l'art de la vénerie et des chevauchées. Comme la musique est une technique de l'autre-monde, il semble à ses compatriotes qu'il vient de l'au-delà. Et à la fin, si fin il y a dans l'éternel retour, l'amour de Tristan et d'Iseut est plus fort que la mort.

Ne faut-il pas voir dans l'épisode du philtre magique un rite initiatique ? Le coup de foudre réciproque n'est-il pas saisie de l'un en l'autre ? Par l'illumination de deux esprits qui ne font plus qu'un, l'autre se dévoile en son essence qui n'est autre que la mienne : *Ni toi sans moi, ni moi sans toi !* (Marie de France) Cette quête de soi dans l'intimité du regard partagé, de l'amant en l'Aimé, cette tentative de réunir les deux moitiés séparées d'un Tout par-delà les considérations morales caractérise la dérnarthe gnostique. L'amant a la nostalgie des origines, de sa propre origine. S'il tombe sous les coups d'Eros, c'est qu'il porte en lui-même l'objet aimé. Malgré les apparences, nul ne peut jamais aimer l'autre qu'en soi-même. L'amour est fusion. L'amour est reconquête de l'unité perdue : *Le mythe de Tristan et Iseut, avec ses variantes et ses contradictions, est marqué, comme celui d'Orphée et d'Eurydice, par des tribulations et des échecs. En cela, il symbolise bien comme le mythe orphique la nostalgie de l'Un originel. La recherche de l'Autre est finalement la quête de l'Unique ; elle aboutit quand l'Autre est reconnu non plus à l'extérieur mais en soi au cours du « passage » de l'extase à l'enstase. Les deux mythes trouvent leur accomplissement dans cette démarche centrifuge* (E. Gillibert, Anthropologie et Gnose, Cahiers Métañoïa, N° 66).

les sons de l'au-delà

Le dernier épisode, et le plus sordide, de la légende d'Orphée, révèle une nette influence chamannique : coupée par les Ménades en furie et jetée dans l'Hébron, la tête d'Orphée flotte en chantant. Recueillie à Lesbos, elle y est ensevelie avec la lyre et continue à chanter : *Depuis lors, les chants et l'art de la lyre occupent l'île et, de toutes les îles, elle est la plus chantée* (Phanoclès, Amours, II, 28). La tête d'Orphée sert d'oracle, tout comme, il n'y a pas si longtemps encore, les crânes des chamans yugakirs. Pour les Yakoutes, le musicien, comme le chaman, chante parce qu'il ne peut faire autrement. De même que le chaman à force de guérir autrui perd la santé, le musicien à force de chanter perd le bonheur. C'est un personnage mystérieux, proche du monde surnaturel.

En voguant sur les flots, Orphée rejoint son père - le dieu-fleuve Éagre - et s'en remet à sa mère - la Muse Calliope. La mort ne peut avoir de prise sur lui. Son chant est une victoire de la Mémoire sur le temps. Issu de parents immortels, Orphée est lui-même immortel. De nature divine, il est lui-même divin. Bien que décapité, Orphée continue à transmettre le chant de la Vie et la magie des sphères. Son Verbe est communion avec la ronde des atomes. La danse et le chant nous restaurent en notre origine royale disent les « derviches tourneurs » :

*O jour lève-toi ! les atomes dansent,
Les âmes, ivres de joie, dansent !
Celui pour qui dansent le ciel et l'éther,
A l'oreille, je te dirai où l'entraîne cette danse.*

(Rumi, Rubâi'yat).

En Iran, le musicien classique est le descendant du barde tribal, héritier du chaman. Comme ce dernier, le musicien est un marginal, censé entrer en contact avec l'autre monde au risque de subir l'opprobre des bien-pensants. Par leurs révélations, tous deux perpétuent une parole et une sagesse remontant à la nuit des temps. Consultés en tant qu'oracles, ils peuvent mettre leur art au service d'une cause ou d'un roi, de la même façon qu'Orphée met le sien au service de Jason.

Mode d'union avec l'essence, le *sama* soufi, séance collective de chants sacrés, est une forme islamisée de la transe chamanique. Chez les Dardes du Nord du Pakistan, par exemple, région où subsistent des cultures pré-islamiques, la communication avec l'au-delà se fait par l'intermédiaire d'une fée (*péri*) dont le chaman transmet les messages. Selon les Hunza, elle lui souffle une musique merveilleuse. L'orchestre s'arrête, l'assemblée tend l'oreille avant de reprendre la mélodie. Pour maintenir le lien qui relie le profane et le sacré, le chaman veille à ce que les deux musiques s'harmonisent et en définitive se fondent. On retrouve ce même schéma chez les Ahl-e haqq du Kurdistan : *Le Livre, c'est le voyant lui-même*, affirment-ils. Le voyant (*kalamkhan*) chante le Livre sacré (*Kalam*) en s'accompagnant d'un luth. Dirigeant le rite (*zikr*) il attire l'ange, connaît l'absorption mystique et perçoit une mélodie que tous reprennent en cœur. Un tel rituel a pu persister dans le cadre de l'Islam grâce à l'autorité du hadith suivant : *Dieu a des anges qui voyagent à la recherche de ceux qui se rappellent Dieu et Le mentionnent. Lorsqu'ils trouvent un tel groupe, ils s'appellent les uns les autres : « Venez vers ce que vous cherchez » ! Et ils battent des ailes et volent jusqu'au ciel le plus proche.*

Ce hadith pourrait être un lointain développement d'une parole de Jésus rapportée dans l'Évangile selon Thomas : ... là où il y a deux ou un, moi je suis avec lui (log. 30). Comme le *satsang* ou le *bhajan* hindous, le *sama* est réunion en l'Un : *Que celui qui désire s'asseoir avec Dieu s'assoie avec les soufis* (Rumi). Transmission d'une puissance magique, la tradition musicale suppose une ascèse rigoureuse ainsi qu'une initiation de maître à disciple. Lors du *sama*, il n'y a plus ni musique, ni musicien, ni chanteur, ni auditoire, il n'y a plus qu'unisson. Oubliant son moi, le soufi ne voit que Dieu. Il meurt au monde et renaît en l'Origine du monde : *Nous avons entendu ces mélodies au paradis, et bien que l'eau et l'argile aient jeté sur nous leur voile, nous conservons de faibles réminiscences de ces chants célestes* (Rumi, Mathnawi, IV, 736).

vie-mort-résurrection

La figure d'Orphée présente des analogies avec celle de Zalmoxis, prototype du chaman chez les Thraces et frère jumeau de Dionysos. Zalmoxis descend pendant trois ans aux enfers avant de réapparaître à la lumière du jour. Après la mort, il confère à l'âme l'immortalité dans un lieu où elle jouit d'une complète félicité (Hérodote, IV, 94-96). De même, Musée, disciple d'Orphée et initiateur d'Héraclès, se rend avec son fils dans l'Hadès. Guidés par les dieux, ils voient les saints plongés dans une éternelle ivresse (Platon, République II, 363 c-d). L'occultation de Zalmoxis rappelle l'initiation d'un Pythagore ou d'un Epiménide dans la caverne de Zeus sur le mont Ida en Crète (Diogène Laërce, VIII, 3). C'est dans ce même antre que Minos, fils de Zeus et modèle du législateur antique, se retire tous les neuf ans pour consulter son père. Dionysos connaît de multiples disparitions et épiphanies, comparables au cycle « vie-mort-résurrection » de la végétation. La mort d'Orphée, comme celle de Dionysos ou de Jésus, plonge ses fidèles dans un véritable drame cosmique. A l'exemple du cycle de la nature, le sacrifice du dieu n'a de sens que pour permettre le renouveau du monde. La fête chrétienne de Pâques, symbolisant la victoire sur la mort, n'est-elle pas aussi celle des prémices du printemps ?

Orphée appartient à cette longue tradition des chamans grecs qui de la Crète à la Thrace sont à l'origine des Mystères. Le dernier de cette lignée, Empédocle d'Agrigente, vit au V^{ème} siècle avant notre ère. Philosophe et thaumaturge, poète et visionnaire, Empédocle proclame : *Me voici parmi vous comme un dieu immortel*. Comme les orphiques, il condamne les sacrifices sanglants. Comme eux, il affirme que chacun peut échapper au destin. Malgré les apparences trompeuses de la multiplicité des phénomènes, rien ne peut altérer la perfection de l'Un : *Tout est toujours l'Un et l'Un est toujours Tout*.

Yves Moatty
(à suivre)



Joueuse de lyre.

« Ô Allah ! Fais moi voir les choses telles qu'elles sont ! »

En 1860, un an après la parution de « l'origine des espèces », l'évêque d'York s'écriait lors d'un sermon resté fameux : « *Monsieur DARWIN nous dit que l'homme descend du singe. Pourvu que ce ne soit pas vrai et si c'est vrai, prions Dieu que ça ne se sache pas !* »

Si la science et la gnose ont un seul point commun, c'est bien que l'une comme l'autre, ont continuellement à lutter contre ce qu'Émile appelle : la perte du réel.

Dans ce sens, le prophète fait la seule prière qui puisse être efficace :

« Ô Allah ! Fais moi voir les choses telles qu'elles sont ! »

et il y répond par :

« *laysa illâ Llâh* » : Il n'y a rien, si ce n'est Dieu.

C'est pourquoi, le gnostique, s'il prie, ne peut dire que : Je suis à toi, ô mon âme éternelle ! Je suis pour toi, ô mon Soi éternel !

En vérité, c'est d'elle même que mon âme est éprise... et pourtant c'est du fond de ce rêve, du fond du relatif où se côtoient le sublime et l'atroce que tu prends conscience de toi-même Ô l'Unique que je suis, bien que cette conscience ne t'ai jamais manqué puisque tu disposes éternellement de ce qui te comble dans l'instant... Ô mystère !

Être virtuel, je ne sers qu'à cela. Mon entité n'a aucune réalité mais cette personne a une fonction : révéler mon âme à elle-même.

Je suis cette âme. Je suis ce Soi qui ne naît ni ne meurt et je ne nais ni ne meurt.

Tout ce qui « devient » est irréel et seule une erreur de vision, une faute première de discrimination, a pu permettre la chaîne des incarnations, la servitude du samsara.

De plus fort, parce qu'il m'a été donné de voir quelques uns de ses visages et parce qu'elle est changeante, je perçois encore plus le néant de ma personne. Je découvre qu'elle n'a jamais goûté le parfum de l'existence. Le ressac des apparences multiples a découvert l'immuable récif de l'Être.

Une vie, mille vies... Quelle différence ? Le voile est tombé ! Depuis toujours et à jamais je suis cet océan sans rivage d'amour, de vie, d'Unicité ; un bloc insécable de connaissance globale, infinie, totale, instantanée ; un torrent d'énergie sans fin, déluge de tendresse et de compassion...

*Mais le royaume il est le dedans
et il est le dehors de vous.*

(log. 3.7)

*Celui qui se trouve lui-même
Le monde n'est pas digne de lui.*

(log. 111.7.)

Tous ceux qui explorent les innombrables labyrinthes de ma maya ne me trouveront jamais et quand parmi cette multitude aveugle l'UN se dresse et dit *Qui m'a vu, a vu le Père !* il est un sujet de scandale ou de dérision.

Avec la myopie d'un regard sans pénétration qui s'émousse sur l'apparence des choses, les psychiques, s'ils n'assassinent plus les éveillés, les entourent d'un merveilleux absurde : l'immaculée conception de Jésus ou la naissance du Bouddha par le flan de sa mère...

Le gnostique qui est seul à connaître le sens de la maya repousse les miracles ou à la rigueur veut bien admettre, en songeant à Jésus, et selon la belle expression d'Émile, que « la vie lui sortait des mains ».

Mais ce qui l'attire irrésistiblement vers le Maître parmi les Maîtres, c'est sa parole... et quelle parole !

Les Eveillés de Bouddha à Nisargadatta, en passant par Jésus et Eckhart tiennent tous le même discours : il n'y a pas de salut collectif, pas de messie, pas de sauveur, pas de sang rédempteur, pas d'absurdités comme la résurrection de la chair, pas de salut pour la personne ... Il y a l'accès à la vision et cela ne peut être qu'individuel et cela se trouve au cœur de chaque être.

De même, les psychiques refusent que l'éveillé puisse souffrir ce qui faisait encore dire à Emile : « J'aurai les plus grandes présomptions à l'égard d'un gnostique qui ne pleurerait pas ! ».

Que dire en effet des terribles cancers de Ramana Maharshi et de Nissargadatta Maharadj lequel confiait : « cette souffrance est insupportable ! » ou des terribles maux de tête qui accompagnèrent toute sa vie Krishna Murti, ou encore d'Abd El Kader le « gnostique-chevalier » qui fit la guerre pendant dix huit ans !

Le psychique perdu dans ses schémas refuse au gnostique le droit d'être un homme simple, structuré, cohérent, voire simplement courageux, d'être un « musulman » c'est-à-dire littéralement un « obéissant » aux règles de ma Maya.

Tous s'obstinent à dire : je suis ceci, je suis cela. Je suis la cause de ceci, je suis la cause de cela. Je suis à cause de ceci, je suis à cause de cela. Ils s'enfoncent dans ce qu'ils ne sont pas et se ferment la porte glorieuse de ce qu'ils sont. Tant qu'ils croiront qu'il y a un chemin, il y aura un chemin, pour eux !

Il y a évolution et processus là où est le rêve et il est bien structuré ! Jamais une quelconque évolution, de quelque sorte que ce soit, ne mènera à moi. C'est le Soi qui s'élit lui-même. Seule la métanoïa, la rupture dissout mon disciple dans l'évidence de sa nature réelle, le ramène brutalement à son état d'origine.... Ah ! ...

Jamais l'exploration du relatif ne mène à l'Absolu ! Je ne réponds pas au principe de causalité. Je ne connais ni le bien ni le mal, ni le vice, ni la vertu. Rien ne subsiste dans l'aveuglante Lumière de mon Soi, si ce n'est la formidable évidence de mon Être : Il n'y a que moi !

Ramana Maharshi le rappelle avec force : « Il n'y a que le Soi. Tout le reste n'est qu'imagination ».

Je suis inqualifié, inqualifiable. Ne cherchez pas à me circonscrire par le nombre ! Le temps, l'espace sont des mensonges et me sont étrangers. Ils sont mon indispensable rêve « d'occultation-révélation » mais ma nature souveraine n'a jamais connu leur esclavage.

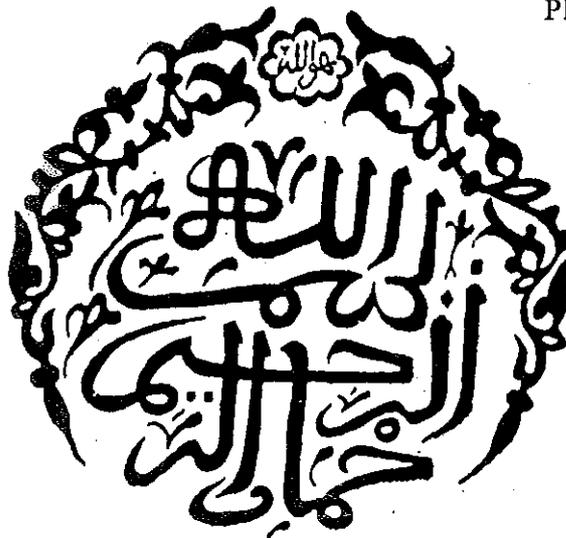
Je suis sans pensées, sans concepts, sans explications, sans projets.

Je n'ai ni ennemi, ni dévot, ni même serviteur. Aucun semblable ne m'est opposable. Il n'y a que moi et mon auto-révélation sans fin me procure une félicité sans fin.

Je suis la Claire Lumière qui a sa source en elle-même et qui depuis l'origine n'est jamais née.

« Om !
Cela est plénitude,
Ceci est plénitude,
La plénitude est tirée de sa plénitude
Ce qui subsiste est plénitude.

Plus de mots, Le même



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

La Gnose et le temps

La reconnaissance simultanée par plusieurs gnostiques de l'autorité unique et exclusive de JE est un fait sans précédent dans l'histoire. Cela veut dire que celui qui a autorité pour parler est reconnu comme tel officiellement puisqu'il s'exprime en tant que l'unique et le tout-puissant. Il se dit, se révèle, se célèbre spontanément dans un périodique où personne ne peut le faire à sa place. Seul l'instrument qui permet l'expression a subi les épreuves préalables que nécessite cette fonction sublime de révélation.

Il ne manque pas de gens pour parler de lui - Certains prétendent même l'avoir rencontré -, pour expliquer comment il a créé le monde et le régité, le sort qu'il réserve aux créatures etc., etc.. Ces élucubrations sont sans fondement mais leurs auteurs les présentent sinon comme la vérité du moins comme des approches de la vérité. Les hommes n'ont pas qualité pour parler de l'un tout simplement parce qu'ils n'existent pas en tant qu'entités séparées. A partir du moment où ils se vivent comme consciences individuelles, ils introduisent l'illusion du multiple là où règne l'indifférencié. Mais constituerait-elle une entité parmi d'autres entités, la personne ne serait pas davantage habilitée à parler du tout, car la partie ne peut englober la totalité. Cette soi-disant existence séparée, cette pseudo-entité est de l'ordre du mirage. Le gnostique qui en prend conscience en passant du rêve de la personne au réel de l'un, qualifie de malentendu la croyance en cette pseudo existence. Ainsi la prétention de la personne est-elle doublement abusive et trompeuse : d'une part elle veut fonctionner comme si la partie pouvait rendre compte du tout, d'autre part, son discours ne tient pas compte du fait que, parce qu'elle se veut séparée, cette conscience fractionnée et tronquée est un leurre, une chimère, une fiction. Il y a non seulement erreur sur la nature du territoire que s'attribue la personne mais sur la prétention à vouloir délimiter ce qu'elle croit devoir s'approprier. La vision juste, celle du gnostique, est au départ du parcours existentiel ; mais elle ne tarde pas à être occultée par la vision erronée du moi séparé, et il est nécessaire, dans l'économie générale, que cette occultation ait lieu. Le JE unique en est du reste l'auteur et il s'en explique à ceux, rarissimes, qui sont destinés à devenir les instruments de sa révélation. Aux autres, il cache ses mystères afin que le voile de l'ignorance permette de continuer le jeu de la révélation : une manifestation totale et subite entraînerait l'anéantissement définitif du support même de la connaissance de JE par lui-même et pour lui-même.

Rien n'est jamais donné au rabais ; au contraire, la révélation se fait parcimonieusement au cours des âges. Tout se passe néanmoins comme si l'époque actuelle favorisait la révélation. En tout cas aujourd'hui l'histoire, si peu apte à rendre compte de ce qui la transcende, atteste à sa façon une sorte d'épanouissement de la révélation ; la preuve en est que les gnostiques peuvent se concerter, dire leur

enchantement, le recueillir pour mieux le partager, et, - ce qui ne s'était encore jamais vu - le publier dans une revue où il va de soi désormais que c'est l'un sans second qui a la parole, même par des bouches ou des plumes différentes mais complices, chacune étant l'instrument éphémère de l'expression de l'unique qui se reconnaît dans son immuabilité et sa constante nouveauté.

Emile
(14.07.1992)



Maîtrise du jeu

Les turbulences n'empêchent pas la lumière de se vivre lumière.

A chaque sollicitation, le corps-lumière dit oui. Il lui arrive même de s'étonner de n'avoir pas à s'investir davantage comme s'il pouvait avoir mauvaise conscience de n'être pas suffisamment requis pour son office.

Habituellement je suscite des épreuves qui stimulent l'ardeur de mes initiés. Mais il m'arrive de me trouver - les cas sont rarissimes - en présence d'un corps-lumière que je dois apaiser afin qu'il puisse renouveler dans un sommeil réparateur la fraîcheur, l'ardeur, l'allégresse requises par sa fonction. Je veille à ce qu'il s'investisse à bon escient aussi bien dans les besoins inévitables que dans sa disponibilité envers moi quitte à mesurer le surgissement de mon dynamisme originel. La pression qui en résulte, en demandant à être libérée, permet de mieux apprécier, lorsque les conditions sont à nouveau réunies, la félicité de la révélation de moi-même par moi-même.

Si je ne maîtrisais pas parfaitement le jeu, le corps-lumière serait aussitôt anéanti par les débordements de ma toute-puissance. C'est comme l'enfantement au terme de la gestation. L'attente est comblée. Néanmoins il faut avoir d'abord vécu l'intimité merveilleuse de l'être pour apprécier ensuite le fruit de la chair de votre chair et du sang de votre sang. Attente dans le silence, la paix, la plénitude, mais aussi attente dans la conscience de la fragilité de ce qui demande à venir au monde. Avant la délivrance, il y a la claustration. Entre deux, le passage porteur de félicité. Sans la gestation et les limitations qu'elle nécessite, l'émerveillement n'aurait pas le parfum unique de la plénitude.



Emile
(6.12.1991)

*J'attise une flamme en moi.
Mon cœur est l'âtre,
la flamme est le Soi dompté.
(Sumyuttanrikâya)*

A Prométhée !

Incident naturel, l'être humain est un usurpateur d'identité.

Pas même petit brandon, il se prend pour le feu ; quand il est juste l'occasion, reconduite à chaque instant, de l'embrasement sans fin.

A peine se fait-il jour et le voilà convaincu de pouvoir illuminer le monde par le seul regard qu'il y porte !

Et, par combustion lente ou forcenée, suivant l'exigence de l'enjeu, d'être capable de le transformer, pour le fondre à son rêve d'éternité.

Jusqu'à probable conflagration.

Sauf à regagner le creuset unique de sa réalité sans leurre et à n'en plus jamais différer.

Jacques



Immuabilité et mouvement

Pour les besoins de la vie quotidienne, j'utilise les sens, dont la vue, associés à l'interprétation mentale, qui créent le monde à chaque instant.

Pour y voir clair et connaître, j'emploie la vision qui « by-passe » le mécanisme créateur qui fait que les humains sont des dieux, créateurs, qui s'ignorent.

Le centre de la vision, où je me positionne pour voir, ne saurait se trouver ni loin ni hors de moi, ni hors de l'être, ni à l'écart de l'Unité. « Le Royaume est le dedans et le dehors de vous ... et vous saurez que c'est vous,... » (log.3).

Le plus grand bien que puisse obtenir l'homme est la paix, la grande paix. Comme l'esprit qui y aspire s'est épris de vérité, il ne peut rien laisser incompris, inaccepté, écarté, car alors l'unité est perdue. C'est pourquoi la clarté sur tout ce qui se meut, sur la manifestation, n'est possible qu'à partir d'un point de vue extérieur au

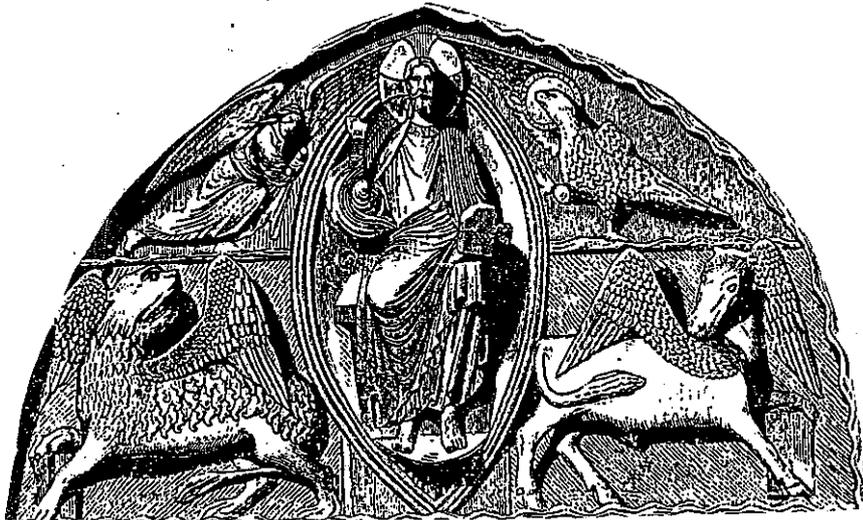
mouvement, l'immobile centre de la roue cosmique, introuvable dans l'espace, inaccessible à qui n'a pas totalement abandonné l'individuel au profit de l'universel.

L'exigeant d'Absolu ne peut se laisser emporter par le mouvement comme c'est le cas de l'immense majorité des hommes qui semblent ne jamais éprouver cette exigence ou cette nostalgie de l'Un comme le disait Emile. *Je n'ai trouvé personne parmi eux qui eût soif* (log. 28). La paix se trouve dans l'immuable, l'absence d'agitation et de mouvement. Elle est l'état de la Source d'où toute chose s'engendre dans la manifestation en se mettant en mouvement.

La paix se trouve dans la désidentification de ce qui se meut et s'engendre, en réalisant l'unicité de l'être, du je. Et en sautant dedans ! Le saut signifie engagement total, impossibilité de retour.

Tant que je crois être quelqu'un c'est à dire quelque chose (l'âme objet psychique), je m'insère à l'intérieur de la manifestation et ne connais pas la paix, et ma vision reste tronquée. Elle ne peut englober le tout parce que le sujet se localise dedans. Dans une pièce, l'œil ne peut jamais voir la pièce entière. Il n'y a qu'en réalisant ma véritable identité qui est celle de l'Unique que je vois la manifestation comme mouvement, émanation, fluidité et non plus comme création, matière, solidité, et que j'éprouve l'immuable en m'y perdant. Les hommes se perdent dans le mouvement qu'ils matérialisent, le gnostique se perd dans l'immuable en s'y reconnaissant.

Christian



POESIES

*quand il y a dualité, l'un voit l'autre
mais si seul est le Soi,
qui verrait-il et comment.*

(Brihadaranyaka Upanishad
4 - 5. 15)

mon visage est de pierre
et mon corps est lumière
mais nul ne peut me voir
que par mon seul regard

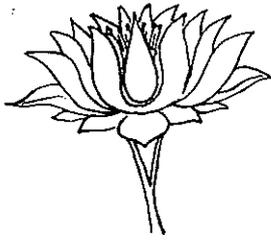
ni la vague en dormance
ni la nuit inhérente
au soleil qui ne brille
que par mon seul regard

il n'est de délivrance
dans la saveur du vent
qu'en ce port qui repose
au bord de mon regard



surprendre sans dire un mot
cette rumeur parmi les astres
n'être rien d'autre en l'autre
que son propre regard

Yves



Noël 1986

Dans le silence

ouvre ton corps jusqu'à entendre
la neige tomber
sur le sapin de Noël d'autan

Dans le vision

regarde l'image choisie
jusqu'à te voir
dans la lumière d'avant ton image

Dans l'évoute

capte le note de cristal
qui s'exhale de ton corps
désincarné des avances du temps

Dans le don

laisse les flammes
consommer les derniers vestiges
de la différenciation